

LE SANG ET L'ACIDE

Atelier Fusianima



LE SANG ET L'ACIDE

Par Atelier Fusianima

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Granit et le Suaire	5
Chapitre 2 : L'Odeur de l'Acide	8
Chapitre 3 : La Sentence des Anciens	11
Chapitre 4 : Profanation à Porto-Vecchio	14
Chapitre 5 : Le Premier Saignement	17
Chapitre 6 : L'Ombre de la Veuve	21
Chapitre 7 : Marseille, Ville Ouverte	23
Chapitre 8 : Le Prix du Silence	26
Chapitre 9 : Anhydride et Agonie	29
Chapitre 10 : Le Baptême du Plomb	33
Chapitre 11 : La French Connection	36
Chapitre 12 : Le Regard d'Antonia	39
Chapitre 13 : Les Quais de la Mort Noire	42
Chapitre 14 : L'Autel des Sacrifiés	45
Chapitre 15 : L'Offensive de l'Américain	49
Chapitre 16 : Le Sang de la Terre	52
Chapitre 17 : La Nostalgie de Vaccaro	55
Chapitre 18 : La Trahison du Marchand	58
Chapitre 19 : Le Jugement d'Antonia	61
Chapitre 20 : Les Ruines de l'Honneur	65

Chapitre 21 : L'Acide et le Vin	69
Chapitre 22 : La Chasse dans le Maquis	72
Chapitre 23 : Le Dernier Confessionnal	75
Chapitre 24 : Vendetta Industrielle	79
Chapitre 25 : Le Silence du Berger	83

Chapitre 1

Le Granit et le Suaire

L'humidité de novembre mordait le drap de laine noire de Santu. Cette terre de l'Alta Rocca ne pardonnait jamais l'absence, encore moins l'oubli. Autour de la fosse fraîchement creusée, les visages étaient des blocs de granit taillés par des siècles de rancœur, des ombres immobiles figées dans le sépia d'un après-midi sans fin. La fumée de l'encens montait en spirales lourdes, écrasée par l'odeur de la terre grasse et les effluves de tabac brun s'échappant des vestes du clan. Personne ne pleurait. Ici, le deuil est un calcul silencieux, une patience de prédateur qui attend que le sang sèche pour décider de la couleur du prochain linceul.

Antonia se tenait droite, colonne de deuil dont le regard ne vacillait pas. Ses traits semblaient sculptés dans le même bois dur que le cercueil de son mari. Elle ne lui offrit pas d'étreinte. Dans leur monde, la tendresse est une monnaie dévaluée qui n'achète que la trahison des faibles. Ses mains, du vieux parchemin sec, serraient un linge sombre contre sa poitrine. Un fardeau porté avec la solennité d'une prêtresse officiant pour un dieu souterrain. Elle fit un pas vers Santu ; l'air se raréfia, chaque témoin se figeant dans l'attente d'une détonation ou d'un effondrement.

« Ton frère n'a pas pu finir sa prière, Santu. Le granit est trop dur pour ceux qui n'ont plus de voix pour crier », murmura-t-elle, le timbre de sa voix glissant le long d'une pierre à affûter.

Elle tendit le paquet. Santu sentit le poids de l'acier à travers le tissu, une masse froide et huileuse. C'était la seule vérité tangible au milieu des psaumes. En dévoilant l'objet, le reflet du métal bruni par l'usage frappa la lumière déclinante : le Beretta 1934 de son cadet, une relique imprégnée de l'odeur de la poudre et de la sueur

d'agonie. Santu ferma ses doigts sur la crosse quadrillée. L'héritage de la violence lui monta aux tempes, un reflux acide qui transformait son chagrin en une volonté de fer, nette et sans bavure.

L'un des hommes en retrait, un cousin nommé Toussaint dont la loyauté flottait au gré du vent, cracha un filet de salive noire au sol. Un geste de mépris qui souilla le silence. Santu ne détourna pas les yeux de la veuve, mais son pouce arma le chien de l'arme. Le déclic mécanique, sec et définitif, résonna contre les parois de la vallée. Ce n'était plus du recueillement, mais cette tension électrique qui précède les tempêtes de sang que les hommes de 1971 apprenaient désormais à industrialiser.

« On ne revient pas au pays pour enterrer les morts, Antonia », dit enfin Santu, sa voix pesant le poids d'une sentence. « On revient pour s'assurer que ceux qui restent debout méritent encore de respirer l'air de nos montagnes. »

Antonia ne cilla pas, ses prunelles sombres ancrées dans celles de Santu, deux clous de cercueil fixant une vérité innommable. Toussaint sentit soudain le poids des regards l'écraser. Santu fit un pas. La boue grasse s'écrasa sous sa botte de cuir italien avec un bruit de succion plus fort que le glas. Le canon du Beretta, encore tiède, vint se loger sous le menton de Toussaint. La pression souleva la tête du provocateur jusqu'à ce que ses vertèbres craquent.

« Le sol boit déjà assez de fiel sans que tu y ajoutes le tien », murmura Santu. Il était si proche qu'il sentait l'ail et le vin aigre émanant des pores de l'autre. « À Marseille, les types de ton genre finissent dans les fondations des nouveaux hangars de la Joliette. Coulés dans un béton vibré qui ne laisse aucune place aux souvenirs. »

Le silence du cimetière devint un personnage étouffant, exigeant une oblation. Toussaint, les yeux révoltés par la morsure de l'acier contre sa gorge, ne voyait plus un parent, mais un spectre armé d'une autorité aiguisée jusqu'à l'os. Santu relâcha brusquement la pression, laissant le cousin vaciller, puis se tourna vers la veuve.

« Ils l'ont tué pour de la poudre ? » demanda Santu, sa voix redevenant un souffle d'outre-tombe tandis qu'il rangeait l'arme à sa ceinture. « Ce n'est plus une question de clôtures ou de brebis. C'est cette merde blanche qui arrive par les cargos de l'Orient et qui transforme nos bergers en comptables de la mort. »

Antonia hocha la tête, les mains jointes sur son ventre. Elle s'approcha, l'odeur de l'encens rassis imprégnant ses vêtements, et posa une main sur son bras. Une griffe de fer qui marquait son retour définitif dans le cercle des ombres.

« Les laboratoires de la côte ne demandent pas de sang, ils demandent de l'ordre. Ton frère était devenu un désordre que certains ne toléraient plus sous le soleil de midi. Si tu veux que ce granit reste debout, apprends le langage de l'anhydride. Garde ton cœur aussi froid que les dalles de cette chapelle. »

Santu regarda une dernière fois le cercueil. Cette boîte de bois sombre renfermait l'innocence d'une lignée basculant dans la modernité poisseuse du crime industriel. Il cracha à son tour pour sceller le pacte avec la terre humide, puis emboîta le pas à Antonia. Il quittait les fantômes pour marcher vers les lumières troubles de Marseille. Chaque battement de son cœur rythmait désormais une marche de guerre où le cliquetis des balances à héroïne remplacerait bientôt le chant des grillons.

Chapitre 2

L'Odeur de l'Acide

Les pneus de la Buick broyèrent le gravier mangé par le sel. Un bruit de mâchoires. Moretti descendit de la banquette arrière, ajusta la soie de sa cravate et encaissa le mistral. L'air charriait un mélange écœurant de gasoil, de poisson crevé et cette morsure acide qui signalait le laboratoire. Pour lui, Marseille n'était qu'un caniveau déguisé en port. Derrière la tôle ondulée du Hangar 14, un néon jaune grésillait, jetant des zébrures sur les flaques d'huile noire qui menaçaient ses souliers italiens.

Ses gardes du corps se déployèrent en éventail, la main sous le revers de la veste. Joe Moretti n'avait pas de temps pour le folklore des vendettas corses. Le Vieux Continent sentait la naphthaline. Il observa un rat filer entre deux fûts de précurseurs chimiques rouillés. Il calculait déjà. Kilos. Pureté. Profit. Ici, l'odeur de sueur des hommes en gilet de laine se heurtait à la modernité brutale de l'anhydride acétique.

La porte de fer gémit. Vaccaro apparut dans un halo de vapeurs chimiques. Silhouette massive, pouces accrochés à la ceinture. Il ne tendit pas la main. Ses yeux balayaient les ombres où les Américains s'étaient postés.

— Vous êtes en retard, l'Américain, cracha le Marseillais. Et vous êtes habillé pour un mariage là où l'on ne célèbre que des enterrements.

Vaccaro pivota brusquement. Moretti suivit dans les entrailles vrombissantes du hangar. La chaleur frappa comme un coup de poing. Une nappe d'humidité acide brûla ses sinus. Des hommes en débardeur s'activaient autour de ballons de verre. Un gamin d'à peine dix-sept ans laissa échapper une baguette de verre. Elle vola en éclats sur le béton.

Vaccaro bondit. Sa main calleuse se referma sur la gorge du garçon. Il le projeta contre le mur de briques dans un choc mat. Les autres chimistes ne levèrent pas les yeux.

— Respecte le produit, petit, ou il te bouffera de l'intérieur, siffla Vaccaro avant de le repousser.

Moretti alluma une Lucky Strike, ignorant les vapeurs inflammables. Il observa la scène avec une curiosité froide. Ce n'était pas de la cruauté, c'était de la discipline de chaîne de montage. Il s'avança vers les plateaux de séchage. Il pinça une dose de poudre brune, encore humide. Il la fit rouler entre son pouce et son index.

— C'est du travail de paysan, Vaccaro, murmura Moretti. Sa voix glissait sur le vacarme des brûleurs comme une lame sur de la soie.

— C'est le travail qui nous a rendus riches pendant que vos pères vendaient de la pisse d'âne, répliqua le Marseillais.

Un silence lourd s'installa. Au fond, les gardes du corps resserrèrent leur périmètre. Moretti sortit un billet de cent dollars et le laissa flotter jusqu'au sol, près du gamin tremblant. Une insulte verte dans la grisaille.

— Ton gamin est lent, mais le produit est pur, reprit Moretti en écrasant sa cendre près d'un bidon d'éther. En Amérique, on veut de la régularité. Pas des humeurs de bergers.

Un vrombissement de moteur déchira le silence des quais. Une vedette approchait, feux éteints. Vaccaro saisit le revers du manteau de Moretti. Les sentinelles américaines épaulèrent leurs armes d'un mouvement synchronisé.

Soudain, un chimiste s'effondra. Le vieillard heurta le sol, secoué de spasmes. Une fuite de gaz. L'air devint instantanément irrespirable, acide, mortel. Personne ne bougea pour l'aider. Moretti observa les convulsions avec une indifférence chirurgicale. Il croisa le regard de Vaccaro.

— La loyauté est un luxe, Vaccaro. Le monde qui vient ne connaît que les chiffres.

Moretti fit signe à ses hommes. Ils reculèrent vers la sortie, talons claquant sur le béton. Derrière eux, le cadavre du vieil homme refroidissait déjà sous le néon agonisant. Dehors, l'air de la nuit était noir. L'Américain savait que la prochaine fois, il ne viendrait pas pour discuter. Il viendrait ramasser les débris d'un empire qui s'ignorait mort.

Chapitre 3

La Sentence des Anciens

L'odeur de la suinte des bêtes stagnait sous les poutres de châtaignier noirci, épaisse, tricotée à la fumée du tabac gris. À l'extérieur de la bergerie de Coscione, le vent de 1971 griffait le granit. À l'intérieur, Santu restait debout dans l'angle mort de la cheminée. Sa veste de laine brute lui sciait les épaules. Sur les bancs de bois vermoulu, les Anciens formaient un demi-cercle de masques de cuir tanné. Des yeux de loups dans des orbites creusées par le silence.

— Les Siciliens ne demandent pas, Santu, cracha le vieux Lucciani en écrasant son mégot du talon. Ils proposent un partage.

Lucciani avait les mains tremblantes. Pas la peur, la convoitise. L'offre de la Cosa Nostra suintait par la porte close : transformer les sentiers de transhumance en couloirs pour l'anhydride acétique. Installer des chimistes marseillais dans les bergeries isolées pour raffiner la « blanche » destinée à New York.

— Le partage est un mot de banquier, répondit Santu. Sa voix était sèche, un frottement de pierre contre pierre. Et je n'ai jamais vu un banquier mourir pour un cousin.

Il fit trois pas dans le cercle de lumière jaune. Le cuir de ses bottes grinça sur la terre battue, étouffant les murmures. Sa main gantée de noir se posa sur le dossier du siège vide. La place de son père. Un vide que le sang maintenait inviolable.

— Vous parlez de sacs de farine et de dollars comme des dockers de la Joliette. Mais si on laisse entrer l'odeur du vinaigre sicilien dans ce maquis, le granit ne nous

reconnâtra plus.

Ange-Marie, le neveu de Lucciani, se leva d'un bond. Un gamin aux yeux fiévreux qui se croyait dans un film. Sa main plongea vers la crosse du Luger coincé à sa ceinture. Une rupture brutale de l'ordre séculaire. Santu ne broncha pas. Son regard se fixa sur le gamin avec la précision d'un poids mort tombant d'une falaise.

Le silence s'épaissit. On entendit le grésillement de la graisse de porc dans l'âtre. Le garçon se figea, le sang désertant ses joues. Il comprit que la violence de Santu n'était pas une explosion, mais une structure de fer froid qui l'enserrait déjà.

— Assieds-toi, petit, murmura Santu. On ne sort pas le fer devant ceux qui ont appris à ton père comment s'en servir.

Au fond de la pièce, Antonia fit glisser les grains de son chapelet. *Clac. Clac.* Le bruit du bois contre le bois rythmait une sentence déjà écrite. Elle leva les yeux vers Santu. Une onction sombre. La diplomatie était morte. Santu sentit le poids du deuil peser sur sa poitrine comme une armure de plomb.

— Dites aux émissaires de Palerme que la Corse reste une terre de silence, conclut-il. Et rappelez-leur que le silence est parfois rompu par le bruit d'une pelle creusant le sol.

Il sortit. Le froid cinglant le frappa au visage. Il alluma une Caporal sans filtre d'un geste sec. La lueur de l'allumette éclaira ses rides, profondes comme des cicatrices de guerre. Antonia le rejoignit sur le perron, son châle noir serré contre elle.

— Les vieux ont peur de finir dans un fossé sans croix, Santu, dit-elle.

— Ce n'est pas la mort qu'ils craignent, Antonia. C'est l'odeur du vinaigre qui remplace celle de la châtaigne. On ne bâtit rien sur de la poudre.

Un bruit de bottes précipité coupa ses mots. Ange-Marie sortit de la bergerie en titubant, l'humiliation lui tenant lieu de boussole. Il fonçait vers sa vieille Alfa Romeo.

— La hâte est une maladie, Ange-Marie. Et ici, on soigne les malades.

Le gamin fit volte-face, la main tremblante sur son arme. Santu ne courut pas. Il glissa. En trois foulées mécaniques, il fut sur lui. Sa main gauche verrouilla le poignet du garçon tandis que son poing droit s'enfonçait dans son estomac. Un bruit sourd, un choc de viande contre le cuir.

Ange-Marie s'effondra, les poumons vidés, cherchant un air qui ne venait plus. Santu récupéra le Luger avec une aisance méprisante et le tendit à Antonia. Elle rangea l'acier dans les plis de sa jupe avec la piété d'une veuve rangeant un reliquaire.

Le destin du gamin était scellé. Il avait montré la faille. Santu regarda les crêtes noires. La trêve était rompue. Il remit ses gants, ajustant le cuir sur ses articulations. À l'aube, les sentiers seraient lavés par une pluie rouge que les traditions ne sauraient plus éponger.

Chapitre 4

Profanation à Porto-Vecchio

Le soleil de quatorze heures frappait Porto-Vecchio comme une masse. Sous cette lumière crue, les hommes de l'Américain semblaient déplacés, engoncés dans des complets de lin trop cintrés qui mouillaient déjà sous les aisselles. Face à eux, Dumè le berger restait immobile à l'ombre d'un olivier, ses doigts noueux soudés à un bâton de frêne poli par les décennies.

Santu observait la scène depuis le promontoire, le pouce calé dans la poche de son veston noir. L'odeur de la suintine et du ciste montait des enclos, saturant l'air lourd.

— Dis au vieux que ce terrain n'est plus à lui, qu'il appartienne à Dieu ou au diable, lâcha Vinnie, le plus jeune des New-Yorkais.

Il écrasa le bout de sa cigarette sous sa chaussure vernie, maculant la poussière blanche du maquis d'un geste dédaigneux.

— On a besoin de cet accès pour les camions. Et les camions n'attendent pas que les chèvres aient fini de brouter.

Le traducteur marseillais balbutia à peine la fin de la phrase que Dumè crachait déjà un jet de tabac brun. Le liquide sombre vint s'étaler sur le cuir coûteux des souliers de Vinnie. Le silence qui suivit fut immédiat, seulement troublé par le grésillement électrique des cigales. Vinnie fit un pas, la main glissant vers l'intérieur de sa veste avec une fluidité de prédateur urbain.

— Recule, petit, dit alors Santu.

Sa voix, basse et abrasive, fit pivoter les regards. Il descendit la pente, chaque pas calculé, les talons martelant la terre aride. Il vint se poster entre le berger et le jeune loup de Brooklyn, son ombre recouvrant celle de l'étranger.

— Tu marches sur un cimetière qui n'a pas besoin de croix pour exister, reprit Santu, les yeux fixés dans ceux de Vinnie. Cet homme ne vend pas de la terre, il garde une mémoire. Ton patron devrait savoir qu'on ne bâtit pas de labos sur les os de nos pères sans payer le prix du sang.

Vinnie ricana, un bruit sec qui fit tressaillir les bêtes dans l'enclos.

— Le prix du sang ? On parle de business, Poli. Ton honneur ne remplit pas les cales à Marseille. Si le vieux ne bouge pas, on le couchera dessous.

L'attaque fut fulgurante. Avant que Vinnie ne puisse dégainer son Colt, Santu lui broya le poignet d'une torsion sèche. Le radius craqua avec le bruit net d'une branche morte qui rompt sous le pied. Un cri étranglé mourut dans la gorge du New-Yorkais. Santu le maintint à genoux, le forçant à incliner la tête vers la terre souillée.

— Ici, on ne couche personne sans la permission de la famille, murmura Santu à son oreille.

Il ramassa le chapeau de Vinnie et le lui replaça sur le crâne avec une courtoisie glaciale. Les autres gardes du corps restèrent pétrifiés, réalisant soudain que leur puissance de feu ne pesait rien face à cette brutalité ancestrale. Santu lâcha le poignet brisé et se tourna vers le traducteur, le saisissant par la nuque pour le forcer à regarder l'horizon.

— Dis à ton maître que les racines de ces chênes sont nourries par les nôtres. On ne déterre pas un mort sans que le suivant soit déjà désigné par le sort.

Un craquement de gravier signala l'arrivée d'Antonia. Drapée dans sa mantille, elle franchit le muret de l'enclos. Elle ne regarda personne, se contentant de poser sa main calleuse sur l'épaule de Dumè. Sa présence seule fit reculer les hommes de l'Américain.

— Partez, dit-elle simplement, sa voix pareille au froissement d'un parchemin. Priez pour que le vent n'emporte pas vos noms jusqu'à l'oreille de ceux qui dorment sous vos pieds.

Vinnie fut traîné jusqu'à la berline noire en contrebas. Le moteur vrombit, crachant une fumée bleue dans l'air pur du plateau avant de disparaître dans un nuage de poussière.

— Ils reviendront, Santu, affirma Dumè en fixant la route. Ils reviendront avec des fusils et des chèques.

Santu sortit lentement un vieux Luger de sa ceinture. L'acier poli luisait froidement sous le soleil. Il vérifia le mécanisme d'un geste précis, presque religieux. La transition était faite.

— Alors nous leur apprendrons que chez nous, on ne meurt qu'une fois, mais que l'on se venge pour l'éternité.

Antonia se signa tandis qu'au loin, le premier grondement du tonnerre annonçait l'orage. Elle rentra dans l'ombre de la maison pour préparer les linceuls, laissant les hommes seuls face à leur destin de loups.

Chapitre 5

Le Premier Saignement

L'obscurité du hangar à tabac avait la densité d'une huile de vidange, une épaisseur poisseuse qui collait à la peau. Santu sentait le métal de la MAT-49 contre sa cuisse. C'était un contact ingrat, un bloc de tôle emboutie dépourvu de la noblesse du noyer des fusils paternels. Entre les rangées de feuilles de tabac séchées, suspendues aux solives comme des peaux de bêtes suppliciées, l'air stagnait. L'odeur de la mer, ce sel qui lui servait de boussole pendant l'exil, s'effaçait devant les effluves âcres de la plante brune et la poussière de granit. Il ajusta la sangle de cuir brut. Trente cartouches de neuf millimètres pesaient dans le chargeur vertical ; un poids qui n'écrasait pas son corps, mais sa conscience de chrétien.

— Ils arrivent, Santu.

La voix de l'ombre était basse, un éboulement de pierraille. C'était l'un des hommes d'Antonia, une silhouette en laine bouillie fondue dans les parois de bois vermoulu. Santu ne répondit pas. Le silence était la seule prière qu'il s'autorisait avant de franchir le pas.

Dehors, les phares d'une Citroën DS balayèrent les fentes des planches. Des tranches de lumière jaune découpèrent la pénombre, révélant les particules de poussière en suspension dans l'air saturé. Le moteur se tut avec un soupir hydraulique. Puis, le craquement des graviers sous des semelles de cuir citadin déchira la nuit. Un bruit étranger. Une intrusion vulgaire dans le recueillement corse.

La porte latérale grinça. Une bouffée d'air nocturne entra, que Santu huma une dernière fois.

— On est là, Testa, lança une voix grasse, chargée de l’accent des quais de la Joliette. Où est la came ? On n'a pas toute la nuit pour jouer aux bergers.

Santu se détacha de l’ombre des feuilles mortes. La MAT-49 calée à la hanche, le canon pointé vers ces silhouettes qui sentaient l’eau de Cologne bon marché et l’arrogance des ports. Le premier homme n'eut pas le temps de porter la main à son holster sous son veston de tergal. Santu pressa la détente. Une pression courte, sèche, méthodique.

L’arme se cabra. Un aboiement mécanique déchira le silence, projetant des étincelles oranges dans la pénombre. Les douilles brûlantes sautèrent sur le sol de terre battue avec un tintement de monnaie de sang jetée aux pieds des morts.

Le Marseillais fut projeté en arrière, la poitrine labourée. Son compagnon tenta de s'abriter derrière une pile de caisses. La violence fut crue, sans esthétique. Un homme qui s'effondre est une masse de viande qui perd son sens, un sac se vidant de sa chaleur sur un sol indifférent. Santu avança de deux pas, visage de marbre, ses yeux reflétant l’éclair des détonations alors qu’il achevait de vider son chargeur. Chaque coup résonnait dans sa propre cage thoracique, un battement de cœur artificiel scellant son pacte avec la lignée des Poli.

Le silence revint, plus lourd. Seul le sifflement d’un radiateur percé et le râle d’un agonisant troublaient le hangar. L’odeur de la mer avait disparu, évincée par le parfum métallique de la poudre et du sang chaud imbibant la poussière de tabac.

Santu abaissa son arme. La chaleur du canon cuisait son pantalon, une brûlure bienvenue. Dans l'entrée, Antonia l’observait, les bras croisés sous son châle de dentelle noire. Son visage était impénétrable, une icône byzantine sculptée dans le buis. Elle ne sourit pas. Le sang versé est un devoir, pas une joie.

— C’est fait, Santu, dit-elle. Sa voix était une lame de rasoir. Le premier saignement lave le passé. Maintenant, il n’y a plus que le fer.

Santu fit glisser le chargeur vide. Le métal heurta le sol avec un bruit cristallin, plus assourdissant que la fusillade. Ses doigts tremblaient. Il étouffa la vibration en serrant la poignée de l’arme contre sa cuisse. Il fixa les deux formes désarticulées parmi les débris de bois. Des masses d’ombre dont l’arrogance s’était évaporée. Un râle liquide monta de la gorge de l’homme en Tergal, une succion pathétique qui s’éteignit dans un dernier spasme.

— Le fer ne demande pas de pardon, murmura Santu.

Il s’avança vers le corps le plus proche. D’un geste sec de sa bottine, il retourna le visage de l’inconnu. Les yeux du Marseillais, figés dans une surprise éternelle, reflétaient les ampoules nues du plafond. Santu se baissa, ramassa un portefeuille de cuir gras et en extirpa une liasse de billets qu’il laissa retomber sur le cadavre avec mépris. Ces hommes étaient venus pour le profit, une logique de boutiquiers que la montagne finit toujours par broyer.

Antonia se rapprocha, ses pas étouffés par la poussière. Elle posa une main ferme sur l’épaule de son neveu, y gravant le poids de la lignée. Ses yeux noirs scrutaient la moindre faille dans le masque de Santu.

— Ils en enverront d’autres. Ils croient que nous sommes des vestiges, des bergers accrochés à des cailloux pendant qu’ils rêvent de transformer Marseille en usine de poison blanc.

Elle sortit un chapelet d’ébène. Ses doigts faisaient défiler les grains avec une régularité de métronome pendant qu’elle observait la vapeur s’échapper de la DS. La piété de la veuve face à la carcasse d’acier moderne rendant son dernier souffle. Santu sentit une certitude glaciale : l’étudiant et l’exilé étaient morts ici. Il n’était plus qu’un

rouage dans l'horlogerie de vengeance dont Antonia tenait la clé.

— On ne les enterrera pas ici, trancha-t-il en se redressant. La terre de mon père est trop noble pour cette vermine. Qu'on les charge dans leur ferraille et qu'on les précipite dans le ravin du Vecchio.

Il fit un signe de tête aux ombres qui attendaient au fond du hangar. Des hommes aux mains calleuses qui ne posaient pas de questions. Santu rangea la MAT-49 avec une précision religieuse. Dehors, le vent de la nuit apportait les senteurs du maquis, mais pour Santu, l'air resterait chargé de ce goût métallique de premier sang qui tapissait désormais son palais.

Chapitre 6

L'Ombre de la Veuve

L'anhydride acétique rongait le crépi des murs. Antonia portait sa laine noire malgré la moiteur de l'entrepôt. Pas de chapelet entre ses doigts, mais des caisses de fer blanc dérobées à la base d'Istres. Chaque geste suivait une cadence de métronome. Elle passa une main rugueuse sur le métal huilé d'un pistolet-mitrailleur. La promesse du sang battait sous sa paume. Derrière elle, la silhouette de Vaccaro se découpa contre la porte. Il hésitait.

Vaccaro avança. Ses semelles claquèrent sur le béton poisseux. Il craqua une allumette. La flamme éclaira un visage bouffé par l'insomnie. Les vieux accords entre les clans corses et les chimistes marseillais s'évaporaient.

— Antonia, les chimistes s'inquiètent, lâcha-t-il d'une voix saturée de tabac. Le fret pour New York est bloqué. Tes hommes tiennent les quais pour une histoire de sang d'un autre siècle.

Elle ne se retourna pas. Ses doigts logèrent les chargeurs dans les alvéoles de bois. Le silence du maquis était sa seule réponse aux gesticulations de l'asphalte.

Un fracas de métal sec brisa l'ambiance. Un guetteur nerveux venait de lâcher une caisse de munitions. Antonia pivota. Son regard trancha l'air. Elle marcha sur le gamin, lui broya le menton entre le pouce et l'index. La peau blanchit. La peur perla sur le front du garçon.

— Si tu lâches l'honneur une seconde fois, je t'enterre avec la caisse, souffla-t-elle. Sans prêtre.

Vaccaro recula d'un pas. Il comprit que 1971 n'était qu'une date inutile pour cette femme. Elle opérait dans le temps des vendettas, là où l'on compte les têtes, pas les

profits.

— On ne négocie pas avec le granit, Vaccaro. On s'y brise.

Elle fit signe à un colosse balafré. Un pied-de-biche fit sauter le couvercle d'une caisse. Des MAT 49 brillèrent sous les néons. Antonia en saisit une, arma la culasse. Le clic résonna comme un verdict. Elle pressa le canon froid sur la poitrine de l'Italien, juste au-dessus du cœur.

Vaccaro contracta les mâchoires. À sa droite, Lucciani, un jeune loup aux cheveux gominés, porta la main à son holster. Un mouvement de trop.

Antonia ne quitta pas Vaccaro des yeux, mais sa main gauche fit un signe bref vers l'obscurité. Un coup de feu claqua. Unique. Sec. La balle projeta Lucciani contre une pile de barils. Le jeune homme s'effondra, la gorge ouverte. Le sang se mêla au solvant incolore dans une flaque irisée qui lécha les chaussures cirées du Parrain.

— On ne sort pas l'acier si l'on n'est pas prêt à le nourrir, murmura Antonia.

Elle abaissa son arme. Son visage restait de marbre.

— Mon frère Santu porte le deuil. Le deuil exige le silence. Demain, tes quais seront libres. Mais si je les referme, ce ne sera pas avec des chaînes. Ce sera avec assez de cadavres pour que tes cargos ne puissent plus accoster.

Elle tourna les talons. Sa silhouette noire se fondit dans l'ombre des cuves. Vaccaro resta seul avec l'odeur de l'acide et le corps refroidi de son lieutenant. Il sortit un mouchoir de soie, essuya ses mains tremblantes et quitta l'entrepôt sans un regard pour le mort. Son empire de poudre blanche venait de buter contre une loi plus ancienne que l'argent.

Chapitre 7

Marseille, Ville Ouverte

Le *Napoléon* cracha sa fumée sur le quai de la Joliette. Santu descendit la passerelle, le pas lourd, ignorant le fracas des grues qui s’agitaient comme des bêtes de fer au-dessus des bassins. L’air marin de Marseille ne sentait pas le sel, mais le gasoil et la suie. Il resserra son veston de laine sombre, vérifiant du coude le poids de l’acier contre ses côtes. Ici, les pavés étaient gras, lavés par un mistral qui ne purifiait rien.

Il fendit la foule des dockers aux poumons brûlés, dépassant les flics qui buvaient leur silence au goulot des bouteilles de pastis. Santu ne regardait ni les néons malades des bars, ni les filles qui attendaient l’ombre. Il marchait droit vers « L’Ancre Noire », un réduit saturé de tabac brun où la lumière agonisait.

À la table du fond, l’homme d’affaires l’attendait. Un visage de cire dans un costume de soie trop vaste, flanqué de deux gardes dont les mains restaient rivées aux poches de leurs trench-coats. Santu tira une chaise, s’assit sans un mot. Ses mains calleuses, marquées par la roche d’Aullène, s’étalèrent sur la nappe poisseuse.

— Vous êtes en retard, Poli, lâcha l’étranger avec un accent qui écorchait le français.

Santu ne cilla pas. Il fixa une mouche engluée dans un fond de verre avant de lever ses yeux d’obsidienne.

— Chez moi, on ne compte pas les minutes, on compte les morts.

Soudain, le gorille à droite fit un geste vers son aisselle. La réaction de Santu fut une

décharge électrique. Sa main gauche cloua le poignet du garde sur le bois tandis que sa droite, armée d'un surin de berger sorti de sa manche, s'enfonça de deux centimètres dans le gras de sa gorge. Un sang noir macula le col blanc. Le garde se figea, les pupilles dilatées par la pointe d'acier contre sa carotide.

— Dites à vos chiens que la politesse sauve des vies, murmura Santu.

Le Yankee blêmit. Sa superbe industrielle s'effondra. Il fit un signe rapide pour écarter son second homme. Santu retira la lame d'un geste chirurgical, l'essuya sur la nappe, puis se pencha en avant. Son ombre dévora la table.

— On m'a dit que vous transformiez Marseille en cuisine, reprit-il d'une voix de granit. Que vous apportiez l'odeur de l'anhydride acétique jusque dans nos églises pour fabriquer votre poudre blanche.

Il saisit un verre vide, le fit tourner lentement avant de le poser à l'envers.

— Chez moi, on ne vend pas de poison. On vend du respect. Si une seule once de votre chimie touche un enfant du pays, ce ne sont pas des dollars que vous perdrez, mais chaque pouce de votre peau.

D'un coup de poignet sec, Santu renversa la table. Le fracas du bois contre le carrelage sonna comme une exécution. Il attrapa l'étranger par le revers de son costume de soie, le tirant vers lui jusqu'à lui faire sentir le souffle froid du maquis.

— Repartez vers vos gratte-ciel. Dites-leur que Santu Poli n'est pas un grossiste. C'est un fossoyeur.

Il le relâcha brusquement et tourna les talons. Il traversa le bar d'un pas rythmé, franchit le seuil et retrouva l'air salin. Derrière lui, le silence de l'Ancre Noire était plus lourd qu'un linceul. Santu s'enfonça dans la brume jaune des docks, silhouette de

laine noire disparaissant dans le deuil des sirènes de brume.

Chapitre 8

Le Prix du Silence

Le crépuscule s'écrasait sur les crêtes de granit, étirant des ombres aussi effilées que des stylets sur les dalles de la terrasse. Vaccaro siégeait là, masse de laine noire sculptée dans l'obscurité naissante, ses paumes calleuses clouées sur une table de bois brut où reposait une enveloppe de kraft épais. L'air brassait les restes de la fournaise : un relent âcre de maquis calciné mêlé à cette puanteur métallique, presque électrique, qui s'agrippait à la peau de ceux qui remontaient de la côte.

Santu demeurait immobile dans l'encadrement de la porte, le visage mangé par le noir de l'intérieur, observant ce vieil homme dont le silence pesait plus lourd que la montagne.

— Elle arrive de Marseille, lâcha enfin Vaccaro, la voix râpeuse comme un frottement de pierre. Déposée chez le cousin, aux quais, planquée sous des sacs de farine. Elle est grasse. Trop grasse.

D'un coup d'index, le patriarche repoussa l'objet avec un dégoût viscéral, comme s'il craignait la brûlure d'une charogne. Le neveu s'avança, le cri de ses semelles sur le schiste brisant la tension granuleuse de l'air. Il ne toucha pas au pli ; il en connaissait l'anatomie sans l'ouvrir : le premier versement des laboratoires de la French, le prix de la servitude pour les fûts d'anhydride qui souillaient désormais les anciens sentiers de transhumance.

— C'est le prix de l'avenir, Oncle, répondit le jeune homme d'un ton qu'il voulait neutre, malgré la crispation de sa mâchoire. Les temps changent. On ne tient plus un territoire avec des fusils de chasse et des dettes d'honneur.

Vaccaro se leva dans un brusque raclement de bois qui fit tressaillir les oiseaux dans les chênes verts. Il empoigna le revers de la veste de Santu, une poigne de fer intacte malgré ses soixante-dix ans, et le tira à lui jusqu'à mêler leurs souffles chargés de tabac brun et de café froid.

— L'avenir ? Tu appelles ça l'avenir ? On ne meurt plus pour une idée, ici. On ne meurt plus pour laver le sang ou protéger le nom. On crève pour un chiffre griffonné sur le carnet d'un comptable marseillais.

Il relâcha sa prise. Ses yeux clairs cherchèrent l'horizon où les lumières de la ville clignotaient comme des prunelles de loups. Soudain, sa main plongea dans sa poche, en sortit un couteau à cran d'arrêt qu'il planta, d'un geste sec, au cœur de l'enveloppe. Le papier se déchira, révélant la liasse compacte, vulgaire, qui suintait l'arrogance.

— Ce monde appartient aux chimistes et aux usuriers, Santu. Il n'a pas d'âme, seulement des besoins. Et tu sais ce qu'on fait des outils qui ne servent plus à satisfaire un besoin ? On les brise.

Le silence retomba, étouffant, tandis que la lame restait fichée dans le bois, symbole d'une transition irréversible. Dans la pénombre de la cuisine, un bruit sec signala qu'Antonia Poli rangeait son chapelet ; elle s'avança, silhouette de deuil éternel apportant avec elle une odeur de cire d'abeille et de café brûlé qui peinait à masquer l'effluve de vinaigre corrosif resté accroché aux vêtements de son fils. Ses yeux, deux billes d'onyx serties dans un masque de rides austères, se fixèrent sur l'offrande balafmée avec un mépris capable de fendre la pierre.

— L'argent n'a jamais eu d'odeur pour ceux qui le ramassent, mais il finit toujours par empester la charogne chez ceux qui le gardent, dit-elle d'une voix monocorde en posant une main glacée sur l'épaule du jeune homme.

Vaccaro ne cilla pas. Il retira lentement le couteau, provoquant un gémissement fibreux du bois qui résonna contre les murs suintants d'humidité. Il essuya la lame sur son velours côtelé avec une lenteur rituelle avant de la replier.

— Les chimistes de la côte ne s'intéressent pas à nos âmes, Oncle, insista le neveu en se rasseyant, le regard durci par une résolution fragile. Ils veulent des sentiers silencieux et des fusils qui pointent dans la bonne direction quand les douaniers s'approchent.

D'un mouvement brusque, le vieux s'assit à califourchon face à lui, les avant-bras massifs posés sur le dossier de la chaise comme deux billots de chêne. Il actionna son briquet, la flamme fugitive éclairant un instant les cicatrices de ses tempes, vestiges d'un temps où l'on se battait pour des limites de pâturages et non pour des cargaisons de poudre blanche.

— Écoute-moi bien, fils du diable. Le jour où un de tes petits soldats de Marseille se fera pincer avec leurs sels miracles, ce n'est pas un juge qu'il faudra craindre. Ce sera la fin de ce qui nous rendait intouchables ici-haut.

Il se leva, les articulations craquant dans le silence, et se dirigea vers le seuil. Il s'arrêta, cracha un résidu de tabac sur la terre battue et pointa un index calleux vers le fond de la pièce où Antonia demeurait immobile, statue de reproche oubliée par le temps.

— Préparez vos costumes noirs. Ce n'est pas de la richesse que vous faites entrer dans cette maison, c'est le début d'un enterrement sans cercueil.

Le bruit de ses bottes s'estompa sur le chemin de terre. Santu resta seul face à l'enveloppe éventrée. Sa mère s'approcha, saisit la liasse souillée de sciure et de résine, puis la déposa avec précaution dans le tiroir du buffet, à côté du vieux missel familial. Le poison et le remède dormiraient désormais sous le même toit.

Chapitre 9

Anhydride et Agonie

L'odeur d'anhydride acétique n'était pas une simple émanation chimique, c'était un décapage de l'âme, une vapeur aigre qui mordait le crépi poisseux des murs et s'insinuait dans les bronches jusqu'à transformer les poumons en éponges de plomb. Dans ce sous-sol marseillais où la lumière d'un néon agonisant grésillait comme un insecte grillé, la buée s'élevait encore des cuves éventrées, rythmée par le métronome acide d'un goutte-à-goutte rongé le béton. Santu Poli avançait avec une lenteur de prédateur, ses souliers de cuir souple évitant les flaques jaunâtres où flottaient, comme des épaves dérisoires, les restes d'un chandail calciné.

Au centre de la cave, Miller, l'Américain, lissait machinalement le revers de son pardessus en poil de chameau, une tache d'élégance obscène dans cette géhenne de décombres et de suie. Il ne daignait pas baisser les yeux vers la masse humaine qui convulsait près de la table de pesée, préférant consulter sa montre avec l'impatience chirurgicale d'un courtier dont le temps est la seule monnaie.

— Douze kilos, Santu, lâcha Miller d'une voix atone, les yeux rivés sur le cadran. Douze kilos de base qui s'évaporent parce qu'un incapable n'a pas su régler son brûleur, c'est une faute de gestion que mes employeurs ne classeront pas dans la rubrique des pertes et profits.

Santu ne répondit pas ; il s'accroupit près du corps mutilé, un gamin dont le visage n'était plus qu'une topographie de boursoufflures écarlates où la chair vive semblait encore bouillir. Il fixa la petite croix de granit tatouée sur l'avant-bras, une marque brute de Sartène qui disait tout d'une mère attendant son mandat au village et d'un destin brisé pour une poignée de morphine.

— Ce n'est pas de l'argent qui brûle ici, Miller, murmura Santu d'une voix sourde, presque caressante, tandis qu'il posait sa main gantée sur l'épaule du mourant.

— Ah non ? Et c'est quoi alors ? De la poésie corse ?

Miller ricana, un bruit sec de branche cassée, avant de désigner du bout de son soulier ciré une bonbonne renversée.

Santu se redressa d'un mouvement fluide, sa stature imposante dévorant l'espace jusqu'à projeter une ombre monumentale contre le mur suintant. Sa main jaillit, saisissant le revers du manteau de chameau pour plaquer l'Américain contre une poutre métallique encore brûlante, provoquant un grésillement immédiat où l'odeur de laine grillée vint saturer l'âcreté de l'acide.

— C'est un nom, Miller, souffla Santu, ses yeux sombres ne reflétant aucune colère, seulement une tristesse minérale et absolue. C'est Pascal Venturi, un fils de cette terre, et derrière lui, il y a une lignée de frères et une veuve qui demandera des comptes quand elle verra son enfant revenir dans une boîte de sapin avec un visage de cire fondue. Vos dollars n'ont aucune valeur au cimetière de Bonifacio.

L'Américain blêmit, la chaleur de la poutre traversant son vêtement coûteux, mais il resta figé dans sa posture de comptable du crime, représentant d'un empire propre, industriel et sans mémoire.

— La veuve recevra une enveloppe, balbutia-t-il, cherchant à retrouver une contenance. On gère ça comme un accident industriel.

— En Corse, on ne gère pas la mort, on l'honore, trancha Santu en le relâchant brusquement.

Il fit signe à deux de ses hommes, des ombres massives vêtues de laine noire qui attendaient dans l'escalier, l'odeur du maquis et du ciste collée à leurs vestes comme un défi à la puanteur du laboratoire.

— Sortez-les. Lavez-les à grande eau avant que le sel n'attaque les os ; je refuse que leurs mères découvrent ce que cette merde de ville a fait à leurs visages.

Antonia Poli apparut alors en haut des marches, silhouette de granit drapée dans un châle sombre qui semblait absorber le peu de lumière restant dans la pièce. Elle ne descendit pas dans la fosse aux acides, restant là comme une sainte de crypte veillant sur une hécatombe, ses mains serrées sur un chapelet de bois dont les grains luisaient comme des perles de sang séché.

— Santu, dit-elle, sa voix résonnant avec une clarté de cloche dans le silence vicié. La vieille Venturi est devant la porte, elle a senti le souffle de l'explosion depuis la rue et elle refuse de bouger tant qu'elle n'aura pas vu son sang. Elle ne veut pas d'enveloppe.

Santu ferma les yeux, sentant le poids séculaire de la lignée s'abattre sur ses épaules, une charge que ni les chiffres de Miller ni les cargaisons de Marseille ne pourraient jamais alléger.

— Miller, partez par la porte technique, ordonna Santu sans se retourner. Si elle croise votre regard de banquier et vos chaussures de miroir, je ne pourrai pas empêcher ce qui reste de la famille Venturi de vous renvoyer à New York en pièces détachées.

L'Américain hésita, mais le regard d'Antonia, froid comme une lame sortie de la saumure, le fit reculer vers les ombres du couloir. Santu s'approcha de la table, ramassant une poignée de poudre blanche encore humide d'anhydride, cette fortune gélatineuse qui coulait entre ses doigts comme le sable d'un sablier brisé.

— Le mépris est un luxe de poète, Santu, lança Antonia en descendant enfin les marches, ses talons claquant sur le béton avec la régularité d'un glas funèbre. Ce garçon est mort parce qu'un de tes chimistes a confondu la hâte et la maîtrise, et maintenant, la dignité de ce laboratoire se mesure à la profondeur de la plaie que tu vas infliger pour équilibrer la balance.

Santu se tourna vers Toussaint, le responsable de la sécurité qui tremblait dans un coin, les mains agitées par le spasme de celui qui se sait déjà condamné. Santu ne cria pas ; il saisit la main de l'homme, celle qui n'avait pas vérifié les vannes, et l'écrasa sur la table de pesée avant de verser le contenu d'un flacon de verre directement sur la peau.

Le hurlement de Toussaint fut étouffé par le pommeau du chapelet qu' Antonia lui enfonça entre les dents, un geste de charité brutale pour lui éviter de se briser la mâchoire alors que sa chair virait au gris, bouillonnant sous l'assaut chimique. Santu maintenait la pression, le regard fixe, imposant à l'homme le même calvaire que le gamin de Sartène.

— Tu iras voir la veuve, murmura Santu alors que la fumée montait de la main calcinée. Tu lui diras que chez les Poli, le sang n'a pas de prix, mais qu'il a toujours un coût.

Il relâcha le moignon fumant et se détourna, ramassant sa veste pour quitter cet enfer artificiel. À l'extérieur, l'air de Marseille était chargé de sel, mais pour Santu, il garderait à jamais le goût de la cendre, du granit et de l'anhydride.

Chapitre 10

Le Baptême du Plomb

L'ombre de l'olivier n'apportait aucune fraîcheur. Sous les branches noueuses, la terre de granit exhalait une odeur de poussière chaude et de thym brûlé. Santu sentait le poids du Beretta dans sa paume — un froid huileux contre la moiteur de sa chemise en popeline. En cette année 1971, Marseille s'enivrait d'héroïne et de billets verts, mais ici, sur les hauteurs du Nebbio, le temps restait figé dans une éternité de deuil.

— Regarde-moi, Toussaint, murmura Santu.

L'homme à genoux avait le visage mangé par une barbe de trois jours. Ses mains, liées par une corde de chanvre, tremblaient d'un rythme saccadé. Toussaint n'était plus le lieutenant fier des quais de la Joliette ; il n'était qu'une carcasse de laine brune et de peur.

— On a mangé à la même table, Santu, articula-t-il, la voix brisée. Ton père... il m'aimait comme son sang.

Santu ne cilla pas. Ses yeux fixaient l'horizon où la mer scintillait comme une lame. Derrière lui, Antonia se tenait droite, silhouette de corbeau drapée dans un châle noir. Elle ne disait rien, mais sa présence pesait plus lourd que le pistolet. Elle était la gardienne du sang versé.

— Mon père est mort parce qu'il croyait à la parole donnée, répondit Santu d'un ton monocorde. Toi, tu as vendu les routes aux Marseillais pour des briques de billets. Tu as troqué l'honneur contre de la poudre blanche.

Le gravier crissa sous ses semelles de cuir. Le vent se leva, charriant une odeur de Gauloises froides et de sueur rance. Toussaint baissa la tête, les épaules secouées par un sanglot, tandis qu'Antonia serrait son chapelet jusqu'à s'en blanchir les phalanges.

— La piété ne te sauvera pas, Toussaint.

Santu leva le bras avec une lenteur rituelle. Le canon vint s'appuyer contre la nuque. Dans le silence du vallon, le clic sec du chien que l'on arme résonna comme un coup de tonnerre.

— Embrasse la terre.

Toussaint s'effondra en avant. Santu ferma les yeux une fraction de seconde, une dernière prière pour l'humanité qu'il enterrait. Puis, son doigt se contracta.

Le coup de feu déchira l'air, brutal, sans écho. Un vol de perdreaux s'éleva du maquis dans un fracas d'ailes. Le corps eut un tressaillement violent avant de s'affaisser, la tempe ouverte sur le sol aride. Le sang, sombre et épais, commença à imbiber la terre où les olives tomberaient à l'automne.

Santu rangea l'arme à sa ceinture. Antonia hocha lentement la tête. Un geste glacial qui scellait son destin de chef.

— C'est fait, dit-il simplement.

— Ce n'est que le début, Santu. Le plomb est un baptême.

Il essuya sa paume sur son pantalon de velours côtelé pour effacer le gras de l'huile. Antonia fixa la mer, indifférente.

— Les chimistes de Zampa ne respectent pas le deuil, reprit-elle. Ils ont installé leurs

chaudrons dans les arrière-salles du Panier. L'odeur de leur acide remonte jusqu'ici, plus forte que le myrte. Tu iras là-bas avec tes cousins. Il faut que Marseille apprenne à nouveau à craindre le nom des Poli. Le sang de ton père fermente.

Santu ramassa une poignée de terre, la serrant jusqu'à ce que la poussière s'insinue sous ses ongles, avant de la libérer. Il descendit vers la Citroën garée en contrebas, ses chaussures de cuir craquant sur le schiste. Dans le coffre, les mitraillettes MAT 49 emballées dans de la toile de jute attendaient, froides.

Il ouvrit la portière. L'odeur de cuir vieilli et de cendres froides l'enveloppa. Il démarra, le moteur toussant une fumée âcre avant de trouver son rythme. Chaque virage l'éloignait de la paix des morts pour le rapprocher de la fournaise marseillaise, là où les hommes ne mouraient plus sous les oliviers, mais dans des caniveaux poisseux de gasoil. Sa main se crispa sur le volant de bakélite, prête à briser le destin.

Chapitre 11

La French Connection

Le silence du maquis n'était pas une absence de bruit, mais une menace qui retenait son souffle sous la tonnelle de pierre où le granit semblait avoir jailli de la terre pour emprisonner les hommes, tandis que Santu Poli observait la fumée de son cigare s'enrouler autour d'une mouche agonisante. Le tabac brun brûlait avec une lenteur de condamné, l'odeur âcre se mêlant à celle, plus lointaine, du thym sauvage et de la poussière chauffée par un soleil de plomb qui écrasait la vallée.

Antonia s'approcha sans un bruit, ses chaussures noires glissant sur les dalles usées sans en réveiller la poussière, et elle posa deux tasses de café, serrées comme des secrets, sur la table de bois brut avec des mains sèches et nervurées comme des feuilles de tabac qui ne tremblaient jamais. Elle portait le deuil avec une majesté qui rendait la mort presque enviable, une silhouette d'ébène découpée contre l'éclat aveuglant du paysage corse.

— Les camions sont descendus vers le port de Marseille ce matin, Santu, dit-elle d'une voix qui n'admettait aucune réplique. Ton cousin dit que l'air y est devenu irrespirable.

Santu releva les yeux, ses pupilles n'étant que deux éclats de roche sombre sous le poids de sa veste en laine, une armure trop lourde pour un homme qui n'aspirait qu'à l'oubli dans une famille où l'oubli était un luxe que l'on ne payait qu'avec du sang.

— L'anhydride acétique, murmura-t-il en frottant ses doigts tachés d'encre et de terre. Ça ronge les poumons avant de remplir les poches. Marseille ne sent plus la mer, Antonia. Elle sent la chimie et la fin d'un monde.

— C'est le prix du nouveau monde, mon fils. New York a faim, et nous sommes les seuls à savoir comment la nourrir sans qu'elle ne s'étouffe.

Santu se leva, la chaise grinçant violemment contre la pierre, et il se dirigea vers le muret qui surplombait les routes sinueuses où des hommes en chemises blanches et bretelles sombres montaient la garde, dissimulés dans les replis du maquis. Ce n'était plus une vendetta de village ; c'était une logistique de guerre industrielle, le passage du « blanc » vers les docks n'étant que la première étape d'une saignée qui allait traverser l'Atlantique.

Un bruit de moteur mal réglé déchira soudain la quiétude de l'après-midi quand une Peugeot 404 noire remonta le chemin dans un panache de poussière ocre, et Santu sentit la tension familière crispier sa mâchoire, car il ne craignait pas la police — qu'on payait en or et en silence — mais l'ambition de ceux qui ne comprenaient pas la valeur du granit. La voiture s'arrêta dans un crissement de gravier et Mattei en sortit, le costume froissé par le voyage et le front luisant de sueur, portant une nouvelle trop lourde pour ses jambes grêles.

— Don Santu, commença-t-il en ôtant son chapeau avec une peur qui ne trompait personne. On a un problème au laboratoire de la rue de Lyon. Un des « cuisiniers » a parlé à un cousin de Bastia qui travaille pour les Lucchese.

Le silence retomba, plus dense qu'avant, tandis qu'Antonia fixait le couteau à pain posé sur la table. Santu fit trois pas vers Mattei, sans colère, avec cette immense et profonde lassitude qui rendait sa silhouette plus terrifiante que n'importe quel cri, avant de saisir le bras de l'homme pour le projeter contre la carrosserie brûlante de la Peugeot dans un choc sourd qui fit s'envoler les oiseaux du maquis. Sans quitter Mattei des yeux, il sortit son revolver et fit feu deux fois, sèchement, logeant une balle dans le pneu avant puis une autre dans le bloc moteur qui libéra une vapeur sifflante comme un dernier soupir de métal.

— Retourne à Marseille à pied, Mattei. Dis aux chimistes que la prochaine fois je ne viderai pas mon arme dans du fer, car le sang corse ne se mélange pas à la chimie des Américains sans que quelqu'un ne veille sur la pureté de la route.

Le lendemain, dans une ruelle étroite derrière la Joliette où l'air était saturé de l'odeur de sel pourri et de gasoil, le « cuisinier » qui avait trop parlé ne finit pas son café, car le fils de la veuve Battesti fit son office sans un cri. Il n'y eut que le bruit sourd d'une portière de Citroën DS qui se referme et le froissement discret d'un imperméable contre un mur de briques suintantes, tandis que le sang, épais et sombre, rejoignait les eaux huileuses du vieux port.

Santu, resté sur sa terrasse de granit, regardait le soleil s'enfoncer derrière les crêtes, sachant que chaque kilo de poudre qui quittait la côte était une pierre de plus posée sur le tombeau de sa propre tranquillité. La French Connection était désormais une réalité, une veine ouverte entre deux mondes nourrie par le silence des morts et l'ambition des vivants.

— C'est fait, Santu, dit Antonia en revenant de la maison avec un nouveau plateau de café fumant et noir. Le port est calme.

— Le calme n'est qu'une illusion, maman, rétorqua-t-il en s'asseyant pesamment. C'est juste le bruit que fait le monde quand il retient son souffle avant l'explosion.

Il porta la tasse à ses lèvres, le regard perdu vers New York, une ville qu'il ne verrait sans doute jamais, mais qu'il s'apprêtait à mettre à genoux, un gramme à la fois, depuis son trône de pierre et de deuil. Chaque navire qui quittait Marseille emportait une part de ce granit transformé en poussière, une malédiction emballée dans du lin, voyageant vers l'ouest pour bâtir un empire sur les ruines de l'innocence. L'ère industrielle du crime venait de naître, et elle portait le nom des Poli.

Chapitre 12

Le Regard d'Antonia

L'odeur du café noir buttait contre les effluves d'anhydride acétique incrustés dans les manches de Toussaint. Dans la cuisine de granit, Antonia lissait un linge de lin sur ses genoux, ses doigts calleux accrochant la fibre. Au-dessus de la table, une ampoule nue oscillait, découpant des ombres brutales contre les murs humides. Dehors, le maquis n'était qu'une masse d'épines noires.

Toussaint fit claquer un paquet de Marlboro sur le bois massif. Le geste était trop sec pour être assuré.

— L'Américain dit que Marseille est une porte, ma tante. On tient les clés du garage.

Il posa une montre en or sur la table. L'objet parut lourd, obscène, étranger au temps de pierre qui régnait ici. Antonia ne leva pas les yeux. Elle fixait la tache de graisse sur le poignet de son neveu, la trace indélébile des moteurs et des laboratoires de transformation. Les dollars de New York n'avaient pas seulement acheté son silence ; ils avaient dissous le sang.

— L'or n'a pas de goût, Toussaint. Et il ne bouche pas les trous dans la terre.

Sa voix grinça comme une lame sur du cuir tanné. Elle se leva. Ses articulations craquèrent. Elle se dirigea vers le buffet en chêne noirci où la dague à la garde d'os attendait, à côté du missel. Toussaint ricana, mais le son s'étouffa lorsqu'elle tourna la tête. Elle sentait sa sueur, une aigreur chimique que son parfum bon marché ne masquait pas.

— Reprends ta ferraille. Repars avant la brume. Les virages du col n'aiment pas les étrangers.

Le gamin remballa la montre, le front brillant sous le néon. Ses talons martelèrent le sol de pierre jusqu'à la sortie. Seule, Antonia saisit un bol d'argile. Elle y jeta des herbes sèches, les broyant avec la précision d'un apothicaire de morgue. Le pilon frappait le mortier, un rythme lent, chirurgical. Elle préparait le linge propre.

La porte gémit. Santu entra. Sa veste de laine sentait la pluie froide. Il s'assit sur la chaise encore tiède, ses mains de paysan frottant ses tempes grises.

— Toussaint a parlé, lâcha-t-il, la voix sourde. L'Américain veut arroser tout le clan. De quoi ne plus jamais toucher une bêche. Mais le petit... il ne me regarde plus en face.

Antonia versa un filet d'eau bénite dans le mélange terreux. Elle étala la pâte grise sur le lin blanc avec une lenteur de Parque.

— L'Américain apporte la pourriture, Santu. Elle commence par les doigts et finit par vider le cœur. Toussaint pue la chimie et le mensonge. Ça ne part pas au savon.

Elle s'approcha, glissa la dague à sa ceinture et posa une main glacée sur le front de son frère. Une onction funèbre. Santu ferma les yeux. Une larme coula dans les rides de son visage brûlé par le sel.

— Prends la camionnette. Va au col de Vergio. La terre y est meuble entre les racines de pin.

Le vent frappa les volets, faisant vaciller la bougie du buffet.

— Je m'occupe de la purification, murmura-t-elle. Garde tes mains propres pour la

suite. Pour le monde qu'ils préparent, où l'on ne comptera plus que les cadavres.

Santu se leva sans un mot. Ses mouvements étaient ceux d'un automate brisé. Il sortit dans la nuit hurlante. Antonia reprit son travail, le frottement du pilon résonnant dans le silence de la cuisine comme le décompte d'un chronomètre sans aiguilles. Avant l'aube, la montagne aurait réclamé son dû. Sur cette terre, on ne trahit pas les Poli pour de l'or de pacotille.

Chapitre 13

Les Quais de la Mort Noire

Marseille, 1971. Le vent de mer rabattait l'odeur de l'anhydride acétique depuis les ruelles du Panier jusqu'aux hangars de la Joliette. Un parfum acide, de vinaigre et de mort, qui brûlait les narines. Marseille n'était plus une escale, c'était une usine. La sueur des hommes s'y changeait en poudre blanche. Je sentais le poids de mon manteau de laine sur mes épaules, une armure de deuil trop lourde pour cette nuit poisseuse. Mes chaussures craquaient sur le gravier mêlé de sel et de gasoil. À mes côtés, Bastiani marchait trop vite. Son souffle court trahissait sa peur.

— Santu, je te jure sur la tête de mes enfants, je n'ai rien dit aux douanes, bégaya-t-il en triturant sa casquette de docker.

Je gardai le silence. Seul le clapotis de l'eau contre la coque d'un cargo libérien troublait la nuit. L'eau du port s'étalait devant nous, une nappe d'encre huileuse. Antonia m'avait prévenu : le pardon est une fissure où s'engouffrent les hyènes. Chez nous, la clémence n'existe pas.

Je m'arrêtai à l'angle du hangar 14. Un néon jaunâtre clignotait au-dessus de nous, jetant une lumière sale sur le béton. Je posai une main sur son épaule. Une main lourde, fraternelle. Le genre de contact qui rassure les imbéciles avant le saut.

— La famille ne demande pas de serments, Bastiani. Elle demande du respect. Tu as confondu le profit et l'honneur.

— Santu, écoute...

Le mouvement fut sec. Une chorégraphie apprise dans le maquis, perfectionnée dans la boue urbaine. Pas de flingue ; le bruit est une vulgarité. Le surin glissa de ma manche et s'enfonça entre ses côtes gauches. Un coup ascendant, précis, cherchant le muscle cardiaque. Bastiani ouvrit la bouche, les yeux dilatés. Aucun cri. Juste un sifflement d'air alors que ses poumons s'affaissaient. Je le maintenais serré contre moi, une dernière étreinte.

Le sang chaud inonda ma main gantée. Une moiteur poisseuse sous le froid de l'acier. Je l'accompagnai doucement vers le sol, mon visage à quelques centimètres du sien. Je regardai la vie quitter ses pupilles. C'était une mort propre, loin de la fureur chimique des laboratoires qui gangrénaient nos traditions.

— Salue les ancêtres, Bastiani.

D'un coup d'épaule, je fis basculer la masse inerte dans le bassin. L'eau noire se referma avec un bruit sourd. Quelques bulles, puis plus rien. J'essuyai la lame avec un mouchoir de soie blanche et allumai une cigarette de tabac brun. La fumée se perdit dans la brume saline.

Une Citroën DS noire glissa hors de l'ombre d'un entrepôt, phares éteints. Le moteur ronronnait. La portière arrière s'ouvrit sur la silhouette frêle d'Antonia, drapée dans sa mantille de dentelle. Elle n'attendait pas des explications, mais un constat.

— C'est fait ? demanda-t-elle. Sa voix était un souffle sec.

— Bastiani ne trahira plus, répondis-je en écrasant mon mégot. Mais l'eau ne lavera pas l'odeur de cette ville, Antonia.

Elle me fit signe de monter. Dans l'habitacle, l'odeur du cuir et de l'encens fut soudainement giflée par une effluve chimique portée par le vent : l'anhydride. L'or blanc. Une alchimie funeste qui remplaçait le code d'honneur par les bilans

comptables.

— Le maquis nous manque, Santu, murmura-t-elle alors que nous croisions des camions bâchés. Là-bas, le sang coule pour une raison. Ici, il coule pour du poison.

Je ne répondis pas. Je sortis à nouveau mon surin, faisant jouer le cran d'arrêt. Un claquement métallique dans le silence de la voiture. Le monde devenait une usine à cadavres, mais ce soir, le fer avait encore eu le dernier mot.

Chapitre 14

L'Autel des Sacrifiés

Le froid de la chapelle Santa Maria ne cherchait pas à apaiser ; il mordait. Santu restait à genoux, les articulations broyées par le poids d'un corps incapable de se détendre. L'odeur de la cire de suif rance luttait contre celle, plus tenace, de l'huile de moteur incrustée dans ses pores. Devant lui, le Christ en bois d'olivier affichait la résignation brutale des hommes du maquis. Contre sa hanche, le Colt 1911 pesait, ancrage de fer pour un homme qui n'attendait plus rien du ciel.

Le froissement d'une étoffe noire déchira le silence. Antonia ne marchait pas, elle glissait, ombre parmi les ombres, portant la rigueur de dix générations de veuves. Elle s'arrêta au troisième banc, là où la lumière sale d'un vitrail fêlé dessinait une balafre jaune sur le granit.

— Le curé a pris l'enveloppe, Santu, dit-elle d'une voix sèche comme la terre en août. Mais il n'a pas fait de signe de croix. Même Dieu commence à compter ses munitions.

Santu ne bougea pas. Ses yeux fixaient les trous de vers dans les pieds du supplicié. Dix ans plus tôt, à Paris, il croyait que les livres effaceraient la mélasse sombre et violente des Poli. L'exil n'avait rien démoli ; la prison de granit était intérieure.

— Marseille a envoyé deux émissaires, reprit Antonia. Sa main gantée de dentelle se posa sur le bois. Ils attendent au col, dans une DS noire qui pue l'anhydride acétique et le mépris. Ils ne viennent pas pour les olives, mon fils. Ils viennent transformer nos sentiers en autoroutes pour leur poudre.

Santu se releva. Ses vertèbres craquèrent comme du bois sec. L'air de la nef se raréfia,

comme si la montagne aspirait l'oxygène avant l'incendie. Il fit face à sa mère. Son regard à elle ne vacillait jamais ; elle préférait un fils en enfer qu'un fils faible.

— Ils veulent l'industrie, maman. Sa voix descendit dans un registre froid. Ils veulent que nos bergers deviennent des chimistes et que nos ports sentent le vinaigre de leurs laboratoires.

Un battement d'ailes contre la voûte fit tressaillir l'air. Santu sortit son arme. Le mouvement fut fluide, instinctif. Le percuteur s'arma dans un clic métallique net, un couperet sur un billot. Il ne visa rien, mais l'intention était là, brute. Il n'était plus l'étudiant revenu pour un deuil ; il était le prédateur protégeant son territoire.

— Va leur dire que je monte. Dis-leur de laisser le moteur tourner. Ça leur évitera de perdre du temps s'ils espèrent encore mourir chez eux.

Antonia inclina la tête. Un sourire imperceptible étira ses lèvres pâles avant qu'elle ne regagne le porche. Santu resta seul un instant dans les ombres de l'autel. Chaque pas vers le col l'éloignait de l'homme qu'il avait voulu être. Le granit ne rendait jamais ce qu'il prenait.

Le battant de chêne grinça. Santu franchit le seuil, s'enfonçant dans l'éclat cru d'un soleil qui ne réchauffait plus les crêtes. Il remonta le collet de son veston de laine brute. L'étoffe piquait sa nuque, une irritation mineure comparée à la crosse du pistolet qui cherchait sa place contre ses reins. Le sentier vers le col était une cicatrice de poussière blanche au milieu du vert sombre des arbousiers.

La DS noire attendait au sommet, silhouette aérodynamique jurant avec le chaos minéral. En s'approchant, Santu perçut le ronronnement du moteur et cette effluve de vinaigre qui collait aux hommes de Marseille. Deux silhouettes se détachaient contre le ciel. L'un s'appuyait contre l'aile, l'autre fumait une cigarette dont la braise brillait comme un œil malveillant.

— Tu as pris ton temps, Santu, lança Moretti. Sa gomina luisait sous la lumière déclinante. On a cru que tu t'étais perdu dans tes prières.

Santu s'arrêta à trois pas. Ses mains étaient croisées devant lui, posture de paysan observant l'orage, mais ses yeux étaient deux fentes de basalte fixées sur la gorge du Marseillais.

— Ma mère prie pour les morts, Moretti. Sa voix semblait sortir du sol. Et ici, la terre est gourmande. Elle ne fait pas de différence entre un homme d'honneur et un chimiste de bas étage qui se croit chez lui parce qu'il a une voiture de préfecture.

Le sourire de Moretti se mua en une crispation de mâchoire. Il fit un pas, la main glissant vers sa veste. Santu fut plus rapide dans l'intention. Il réduisit la distance, envahissant l'espace vital du citadin avec une autorité si pesante que l'autre se figea, le souffle court.

— On n'est pas sur le Vieux-Port, petit, grinça Moretti. On apporte le progrès. Des millions dans des sacs de jute. De quoi transformer ce tas de cailloux en empire.

Santu saisit le revers du costume coûteux. Ses doigts se refermèrent comme un étau de forge. Il tira Moretti jusqu'à ce que leurs visages se touchent.

— Ton progrès sent la pisse de chat, murmura Santu. Vous voulez nos ports, nos bergers. Mais ici, on ne vend pas ce qu'on protège.

Le second homme bougea vers la portière. Le dé clic du percuteur, actionné d'une main derrière son dos avant de braquer le canon sous le menton de Moretti, stoppa net le mouvement. La violence fut nette. Le métal s'enfonça dans la chair molle sous la mâchoire, obligeant Moretti à se hausser sur la pointe des pieds.

— Éteins ce moteur.

Le chauffeur obéit. Le silence retomba sur le col, un silence de tombeau où seul le vent dans le maquis portait les voix des morts. Santu savoura la sueur froide qui perlait sur le front de l'émissaire.

— Vous repartez à Marseille. À pied. Santu recula d'un pas, l'arme braquée sur le plexus. Dites à vos patrons que les Poli ne sont pas des hôteliers. La prochaine DS qui monte ici servira de cercueil.

Il ramassa une pierre de granit et la projeta sur le pare-brise. Le verre explosa dans un fracas de cristal, marquant la fin d'une époque. Chaque éclat qui retombait était une prière de moins, une brique de plus dans l'autel de sa propre perte. Santu regarda les silhouettes fuir vers la côte. Sous ses pieds, le granit du col devenait le seul trône qu'il n'aurait jamais voulu occuper.

Chapitre 15

L'Offensive de l'Américain

Le silence des montagnes corses n'est pas une absence de bruit ; c'est une présence de granit et de ronces qui surveille le moindre craquement de chaise sur le carrelage froid. Ce soir-là, chez les Poli, l'air stagnait, saturé par l'odeur de la soupe aux châtaignes et le parfum âcre du tabac brun que Santu roulait entre ses doigts tachés d'encre. En face, Antonia ne mangeait pas. Elle égrenait son chapelet avec une régularité de métronome, les yeux fixés sur la flamme d'une bougie dont les ombres déformaient les murs de chaux.

— Ils ne viendront pas par le sentier, Santu, murmura-t-elle sans lever le front. L'homme qui ignore nos lois ne s'embarrasse pas de marcher dans nos pas.

Santu s'arrêta, le papier fin collé à la lèvre. Il sentit le poids de la prophétie maternelle. Il revit les quais de Marseille, cette puanteur chimique d'anhydride acétique qui lui brûlait les narines dans les labos clandestins — ce monde nouveau où l'on ne tue plus pour l'honneur, mais pour le rendement. Il allait répondre quand une vibration sourde, venue du ventre de la terre, fit tinter les verres de cristal sur le buffet.

Le bruit ne fut pas celui d'un coup de feu. Ce fut un grondement industriel, un déchirement de métal et de roche qui pulvérisa les vitres. Une déflagration aveuglante balaya l'obscurité, projetant Santu contre le mur tandis que le plafond se fissurait dans un cri de pierre suppliciée. Ce n'était pas une attaque, c'était une démolition planifiée, une exécution technique orchestrée par des hommes qui comptaient les morts en dollars et les explosifs en kilos.

Santu se redressa, la bouche pleine de plâtre, les oreilles sifflantes. À travers le nuage de débris, il vit Antonia, toujours droite sur sa chaise malgré le sang qui coulait de son arcade sourcilière. Le mur de façade n'existait plus. L'Américain n'avait pas envoyé de messenger, il avait envoyé de la dynamite de chantier, exposant le sanctuaire des Poli aux vents froids du maquis.

— Sortez ! hurla une voix dans la cour.

Une voix sans accent. Plate comme une plaque de tôle galvanisée.

Santu ramassa son revolver sous une table renversée, sentant le froid de l'acier contre sa paume, mais les faisceaux des lampes torches balayaient déjà les ruines. Dehors, des silhouettes en treillis, armées de fusils à pompe et de radios crachotantes, encerclaient les décombres avec une précision chirurgicale. La vieille demeure s'écroulait sous le poids d'une modernité qui ne demandait pas pardon.

Une seconde explosion souffla les écuries. Santu saisit le bras de sa mère, mais elle se dégagea avec une force insoupçonnée, pointant les ruines fumantes.

— Regarde bien, Santu, cracha-t-elle dans un souffle rauque. Ils ont tué le code. Ils ont transformé notre terre en usine de mort.

Ils s'enfoncèrent dans l'ombre des arbousiers. À la lumière des incendies, Santu vit une Jeep garée sur le chemin de crête, moteur tournant. Un envahisseur qui n'avait même pas pris la peine de descendre de voiture pour détruire un empire. Le granit avait perdu contre l'acier.

La fumée s'élevait des décombres comme une prière noire. À quelques dizaines de mètres, les mercenaires fouillaient les ruines, cherchant des survivants pour achever l'inventaire.

— Ils ne cherchent pas à nous parler, Santu, siffla Antonia. Ils vérifient que l'investissement est rentable.

Un craquement de branches. Santu plaqua sa main sur la bouche de sa mère. Un homme apparut sous la lune, vêtu d'un treillis américain, un Remington serré contre la hanche. Il n'avait pas le visage d'un bandit, mais celui d'un technicien, mâchant un chewing-gum avec une indolence qui insultait la terre.

Santu surgit de l'ombre. Son revolver ne fit qu'un bruit sourd. La tête du mercenaire bascula. Pas de dernier mot, juste le bruit mou d'une carcasse percutant le sol. Santu ramassa le fusil de l'intrus, pesant l'acier moderne avec un dégoût fasciné.

— Tu vois ce fer, mère ? dit-il en désignant la Jeep qui s'éloignait. Il n'a pas d'âme. Juste une cadence de tir.

Antonia lissa son châle de laine noire, ignorant les éclats de verre dans ses cheveux. Elle fixa les feux rouges de la Jeep qui s'éteignaient au loin.

— Alors deviens comme leur fer, Santu. Si l'honneur est mort ce soir sous les pierres, la vengeance, elle, vient de se doter d'une usine.

Santu regarda ses mains noires de poudre. Pour tuer l'Américain, il ne suffirait plus de l'attendre derrière un rocher avec un vieux fusil de chasse. Il faudrait descendre dans ses ports, infiltrer ses laboratoires, et lui renvoyer sa propre modernité à la gorge. La guerre industrielle ne faisait que commencer, et les Poli allaient en devenir les contremaîtres les plus sanglants.

Chapitre 16

Le Sang de la Terre

Santu détestait le goudron. Sous ses semelles, le bitume de 1971 transpirait une trahison grasse que la terre des crêtes ignorait. Ils avaient dévalé les pentes en silence, quatre hommes tassés dans une Peugeot 404 au moteur cliquetant. Antonia occupait l'arrière, silhouette de laine noire dévorant la lueur jaune des réverbères. Elle ne bougeait pas ; elle attendait que le fer s'exprime.

L'impasse empestait l'anhydride acétique. Cette acidité de vinaigre, souffle fétide des laboratoires de transformation, brûlait les narines de Santu. Il descendit, le Beretta pesant contre sa hanche comme une excroissance familière. Un signe de tête à son cousin suffit. Dans ce monde, l'économie de mots est la seule politesse qui vaille.

— Entre, Santu, souffla Antonia, la voix coupante comme un éclat de mica. N'oublie pas : on ne couche pas les chiens en terre consacrée.

À l'intérieur, une ampoule nue oscillait, hachant les ombres sur les fûts métalliques. Trois hommes stagnaient autour d'un pastis tiède. Jean-Marc, une petite frappe à la gomina luisante, tenta un rictus. Il crut que la distance avec le maquis le protégeait de sa loi. Le regard de Santu, vide de haine mais chargé d'une sentence terminale, l'étouffa net.

— On m'a dit que tu parlais, Jean-Marc.

Santu s'approcha, ses doigts effleurant le bois poisseux de l'établi.

— Tu parles aux chimistes, tu parles aux flics. Tu as juste oublié la langue du respect.

Le Marseillais esquissa un geste vers sa ceinture. Trop lent. Santu saisit une bouteille de verre épais, la brisa d'un coup sec contre le bord de la table et plongea le goulot dentelé dans la gorge du bavard. La précision était celle d'un artisan. Pas de cri, juste le sifflement d'une trachée rompue et le reflux sombre qui inonda la chemise en nylon. Les deux autres restèrent pétrifiés par la soudaineté de la mise à mort.

Santu essuya une éclaboussure sur sa manche. Son visage, un bloc de granit brut, ne cilla pas. Il désigna le cadavre du menton.

— Sortez les ordures. Dites à Marseille que la montagne attend que le vent tourne.

Dehors, ils changèrent de véhicule pour la Citroën DS. La voiture se souleva sur ses suspensions hydrauliques, tel un prédateur reprenant son souffle. Santu empoigna le volant en bakélite tandis qu'Antonia faisait glisser les grains d'ébène de son chapelet. L'odeur de la poudre avait remplacé celle de la chimie, mais le silence restait aussi dense qu'une membrane organique.

— Jean-Marc avait des frères, lâcha Antonia alors qu'ils attaquaient les premiers lacets vers l'arrière-pays.

— Ils choisiront le profit plutôt que la vendetta quand ils comprendront que la montagne ne rend pas de comptes.

Santu écrasa l'accélérateur. Soudain, des pleins phares percèrent le rétroviseur. Une Peugeot 504 surgit d'un chemin de traverse, hurlant dans leurs talons. Ce n'était pas une coïncidence, c'était une ponctuation. Antonia ne posa pas de question ; elle plongea la main sous son siège pour en sortir un Colt de gros calibre.

Le choc fut sec. La 504 percuta leur aile arrière, tentant d'envoyer la DS dans le ravin. Santu redressa la trajectoire d'un coup de rein, les muscles des avant-bras saillants

sous sa veste de soie. Il pila net au milieu de la chaussée. Dans un fracas de gravier, deux portières claquèrent.

Le premier agresseur n'eut pas le temps d'ajuster sa mire. Santu était déjà au sol. Un seul coup de feu, une détonation sourde qui projeta une brume pourpre sur le capot adverse. L'homme s'effondra, le front ouvert. Le second chercha l'abri d'une portière, mais Antonia, sortie avec une fluidité de chasseuse, brisa son genou d'une décharge de chevrotine.

L'homme hurla sur le bitume, son sang irriguant les fissures du goudron. Santu s'approcha, ses souliers cirés s'arrêtant à quelques centimètres du visage déformé par l'agonie.

— Le sang de la terre ne se mélange pas à votre chimie, murmura-t-il.

Il offrit le silence définitif d'une balle au cœur. Sans colère. Une simple exécution technique.

Antonia rangea son arme dans son sac de cuir, ses doigts reprenant immédiatement leur danse sur le chapelet. Ils remontèrent en voiture, laissant les cadavres refroidir sous les étoiles indifférentes. Le moteur de la DS reprit son ronronnement régulier, s'enfonçant vers les sommets où les lois des hommes s'effacent devant la rigueur du granit.

Chapitre 17

La Nostalgie de Vaccaro

1971. Le soleil de plomb fondu écrase les tuiles de la bergerie, calcinant les effluves de thym sauvage dans une chaleur de forge. Santu Poli garde sa veste en laine noire boutonnée jusqu'au col malgré la sueur qui lui cimente l'échine ; un homme de son rang ne reste pas en bras de chemise devant un représentant de l'État. En face de lui, Vaccaro a vieilli de dix ans depuis le port de Bastia. Ses yeux, deux billes de verre délavées par la fatigue, évitent le regard de Santu pour scruter les crêtes de granit qui découpent un ciel d'un bleu presque blanc.

Santu verse l'eau fraîche. Le liquide jaune se trouble, un nuage laiteux montant comme une brume de fond de vallée pour étouffer l'éclat de l'anis.

— Tu bois le poison de Marseille, Vaccaro, murmure Santu d'une voix qui traîne comme une lame sur de la pierre. Tu bois la sueur des quais et le sang des types qui croient encore que le respect s'achète au litre.

Le flic soupire, ses doigts calleux tambourinant sur la table de bois brut dont les rainures sont encrassées par la poussière rouge.

— Le respect est une monnaie qui n'a plus cours dans les laboratoires de la Côte, réplique Vaccaro en portant le verre à ses lèvres. Aujourd'hui, on ne se tue plus pour une brebis ou l'honneur d'une sœur, on s'égorge pour des kilos de poudre blanche qui sentent l'acide et le désespoir. Je suis venu te demander de tenir tes chiens : si le maquis commence à puer l'anhydride acétique, je ne pourrai plus empêcher les bulldozers de Paris de raser tes traditions.

Un silence lourd s'installe, haché par le vrombissement d'une mouche charbonneuse sur une tache de sucre. Santu se penche, ses articulations craquant sous la tension, l'ombre de son chapeau ne laissant paraître que le pli amer de sa bouche.

— Tu parles de chiens, mais c'est vous qui avez ouvert la laisse pour que le dollar vienne pisser sur nos tombes. Mon grand-père a tué pour un regard de travers et il est mort avec sa dignité dans une cellule de quarante centimètres ; tes nouveaux amis, eux, vendent la mort aux enfants et appellent ça du commerce.

D'un geste foudroyant, Santu saisit son couteau à cran d'arrêt et plante la lame dans le chêne de la table, à quelques millimètres des doigts du policier. Le choc fait tressauter les verres ; une goutte de pastis roule sur le revers de la veste de Vaccaro comme une larme de honte.

— La médiation est morte avec le dernier homme d'honneur. Tu n'es pas venu pour la paix, tu es venu parce que tu as peur que le sang ne tache tes dossiers propres.

Vaccaro fixe la lame qui vibre encore. Il cherche une lueur de la camaraderie d'autrefois dans les yeux de Santu, mais il n'y trouve que le reflet froid d'un monde qui préfère s'autodétruire. Il finit son verre, sentant l'amertume lui brûler la gorge, puis se lève sans un mot, laissant l'écho de ses pas lourds sur la terre battue.

Santu arrache la lame du bois dans un gémissement sec, laissant une balafre béante dans le chêne. Une ombre plus froide que le crépuscule s'étire sur le carrelage de terre cuite. Antonia, sa sœur, se tient sur le seuil, les mains croisées sur son tablier de deuil. Elle exhale cette odeur de cire de bougie qui semble émaner de sa peau dès qu'un étranger franchit le perron.

— Le flic a laissé son venin ici, Santu, lâcha-t-elle d'une voix qui n'admet aucune réplique. Tu aurais dû lui trancher la gorge au lieu de souiller ton couteau avec cette table.

Santu essuie l'acier sur son pantalon de velours côtelé. Au dehors, le cri d'une buse déchire le silence du maquis. Il se lève, sa haute stature projetant une silhouette de commandeur sur les murs blanchis à la chaux.

— Vaccaro est un messenger qui refuse de voir que les lois s'écrivent désormais à Marseille avec des litres d'anhydride et des liasses de billets verts.

Il s'arrête devant la fenêtre. En bas, sur le chemin de terre, une Citroën DS noire attend, son moteur tournant au ralenti. La fumée bleutée du pot d'échappement insulte la pureté de l'air. Deux hommes en costume sombre, les traits mangés par l'obscurité, fument contre les ailes de la voiture, leurs cigarettes formant des points rouges dans la pénombre.

— Ils ne veulent pas de nos codes, Antonia ; ils veulent nos ports et notre silence.

Santu ouvre le tiroir du buffet et en sort un holster en cuir gras qu'il sangle par-dessus sa chemise, le geste précis, rituel. La violence n'est plus une option de défense, elle est la monnaie d'échange nécessaire pour ne pas être balayé par cette modernité poisseuse.

— Alors donne-leur ce qu'ils demandent, murmure Antonia en serrant le bras de son frère de sa main de fer. Donne-leur le silence des cimetières.

En bas, Jean-Phi fait un signe. Santu hoche la tête, un mouvement imperceptible qui scelle le destin de la nuit. Il franchit la porte, laissant derrière lui la chaleur étouffante pour s'enfoncer dans le froid du dehors, là où l'honneur se dissout désormais dans l'efficacité brute du plomb.

Chapitre 18

La Trahison du Marchand

L'odeur d'anhydride acétique imprégnait les murs de l'arrière-boutique comme une sueur rance. C'était la signature des laboratoires marseillais, ce rappel âcre que le sang se transmutait ici en morphine base avant de devenir de l'or. Dans la pénombre du bureau, Morel, le marchand de tissus qui servait d'oreille au port, triturait un briquet en argent. Le cliquetis mécanique battait la mesure d'un silence plus lourd que les balles de laine entassées à côté. Dans cette cathédrale profane, on s'apprêtait à briser le seul commandement survivant : la loyauté.

Le Yankee restait immobile en face de lui, silhouette de fer taillée dans une flanelle grise qui semblait repousser la crasse ambiante. Ses yeux clairs fixaient les mains tremblantes du Français, guettant la chute du fruit de la trahison.

— Santu n'est pas un homme qu'on surprend, Morel, commença l'homme de New York d'une voix polie, presque feutrée. C'est un spectre qui marche dans les pas de ses ancêtres. Si vous me menez dans une impasse, ce n'est pas le pardon de Dieu qu'il faudra implorer, mais celui de sa veuve.

Morel s'essuya le front, laissant une traînée sombre sur son visage blafard.

— Il vient pour le chargement de minuit, balbutia-t-il. Il croit que la marchandise turque est encore dans les ballots. Il ignore que vous avez vidé les cuves de la Joliette. Santu est un homme de principes, Monsieur. Ses principes le mèneront droit au quai 14, là où le gras de la laine étouffe le bruit des balles.

L'industriel inclina la tête, un geste gracieux, avant de poser une liasse de billets sur

la table. Un poids dérisoire pour la vie d'un Poli.

Soudain, la porte grinça. Une ombre massive se découpa dans l'encadrement, portant avec elle l'odeur du maquis et du tabac brun. L'étranger ne sursauta pas, mais sa main disparut sous son revers avec une fluidité de prédateur. Ce n'était qu'un lieutenant, venu vérifier les balances. Dehors, le mistral faisait vibrer la tôle, couvrant un lointain vrombissement de moteurs marins qui remontaient le canal de dérivation.

— La loyauté se dévalue vite ici, lança une voix rauque.

La DS noire s'immobilisa devant l'entrepôt quelques minutes plus tard. Le silence qui suivit fut plus violent qu'une déflagration. Morel se figea, une tache d'urine s'élargissant sur son pantalon en tergal. La porte latérale pivota sur Santu Poli. Il entra seul, son manteau de laine noire jeté sur les épaules comme une cape de deuil. Sa présence irradiait une force tellurique qui rendait l'Américain, malgré sa superbe, étrangement synthétique.

Santu s'arrêta à cinq mètres. Ses yeux, sombres comme des puits de mine, balayèrent la pièce.

— On m'a dit que Marseille était devenue une ville de comptables, commença Santu. On compte les billets, on compte les trahisons, mais on oublie de compter les cercueils.

— Le progrès ne s'embarrasse pas de légendes, Monsieur Poli, répliqua le Yankee avec un sourire sans chaleur. Vous êtes un goulot d'étranglement dans une chaîne logistique mondiale. Et les goulots, on les brise.

Santu fit un pas, ignorant les canons de pistolets-mitrailleurs qui apparaissaient déjà sur les passerelles supérieures.

— Le marchand m'a vendu pour trente deniers ? demanda-t-il avec une douceur terrifiante. C'est le prix pour ceux qui n'ont pas de terre sous les ongles. Mais Morel a oublié une chose : la laine brûle mal, mais elle étouffe très bien les cris.

L'Américain fit un signe de la main, reculant derrière un pilier de béton.

— C'est ici que votre lignée s'arrête. Optimisation, Poli.

— L'optimisation ignore le terrain, répondit Santu en posant une petite boîte en bois d'olivier sur un ballot.

La violence explosa sans préavis. Morel n'eut pas le temps de prier. Une balle de gros calibre, tirée depuis l'obscurité des poutres par un tireur de Santu, lui emporta la mâchoire. Le marchand s'effondra dans une gerbe de sang sur sa liasse de billets. Au même instant, les hommes d'Antonia surgirent du quai, prenant les mercenaires de revers.

Le fracas des armes automatiques déchira l'air saturé de lanoline. L'homme en flanelle, accroupi, vit ses gardes fauchés par des tirs chirurgicaux. Les Corses ne pratiquaient pas la force brute ; ils pratiquaient l'abattage.

Santu, debout au milieu du chaos, ramassa une mèche de laine souillée. Il regarda l'ombre grise qui tentait de ramper vers la sortie de secours.

— Vous avez la technique, Monsieur, conclut Santu en sortant un vieux revolver de sa ceinture. Mais nous, nous avons la mémoire. Et à Marseille, la mémoire a toujours le dernier mot.

Le coup de feu, sec et définitif, mit fin à l'ère industrielle du quai 14. Dans l'entrepôt, seule l'odeur du sang frais et de la graisse de mouton flottait désormais. La terre venait de réclamer son dû.

Chapitre 19

Le Jugement d'Antonia

Le granit de Sotta transpirait une humidité froide, cette sueur des vieilles pierres qui s'insinue sous la peau pour glacer la moelle. Dans la cave, l'air stagnait entre l'odeur de terre battue, le vin aigre et ce relent de tabac brun incrusté dans les vestes de laine. Bastiano occupait le centre de la pièce, ficelé sur une chaise dont le pied manquant reposait sur une brique. Ses mains, autrefois précises pour nouer les filets ou presser la détente, étaient bridées par une corde de chanvre qui lui sciait les poignets jusqu'au sang.

Antonia entra dans le cercle de lumière jaune de l'unique ampoule nue. Son châle noir, serré sur ses épaules, agissait comme une armure de deuil. Elle ne pressait pas le pas ; chaque impact de ses talons sur le sol inégal marquait un temps, un glas dans le silence de la pierre. Elle s'arrêta contre lui, assez près pour que l'odeur de savon de Marseille et d'encens — un parfum de sainte pour une besogne de bourreau — vienne l'étouffer.

— Regarde-moi, Bastiano, murmura-t-elle. Sa voix possédait le tranchant sec d'un rasoir de barbier.

L'homme releva la tête. Ses yeux étaient injectés de sang, une traînée de morve séchée souillait sa lèvre. Il tenta de parler, mais seul un râle franchit ses chairs gercées.

— Tu as cru que Marseille était assez grande pour cacher ton odeur ? continua-t-elle en lissant un pli de sa jupe sombre. Tu as troqué le respect des tiens contre le poison des laboratoires, contre ces billets qui puent l'acide. On ne trahit pas le sang pour

remplir les poches de chimistes en blouse blanche qui ne connaissent même pas le nom de leur propre grand-père.

D'un signe de tête, elle sollicita l'ombre au fond de la pièce. Un homme massif s'avança, tendant un flacon de verre ambré. Antonia s'en saisit avec une délicatesse qui faisait miroiter le liquide à la lumière blafarde.

— Tu aimes l'anhydride, Bastiano ? Tu aimes ce que ça fait au cerveau des gosses sur les quais ? Il paraît que c'est la fortune des nouveaux seigneurs. Mais ici, dans le maquis, on ne tolère que ce qui est pur.

Sans hésiter, Antonia lui saisit la mâchoire. Elle enfonça ses ongles dans la chair flasque des joues pour forcer le passage. Le craquement de l'os sous la pression de la vieille femme fut le seul bruit qui troubla l'air pesant. Elle ne tremblait pas. Son regard restait fixe, vide de haine, habité par une justice ancestrale, géologique.

— La famille est un corps, Bastiano. Et quand un membre pourrit, on ne le soigne pas. On le brûle pour que le reste survive.

Elle inclina le flacon. L'homme se débattit, le basculement de sa chaise faisant grincer la brique au sol, mais la poigne d'Antonia était celle d'une morte qui ne lâche jamais sa proie. Le liquide incolore coula. Une goutte, puis deux, sur la langue qui s'arc-bouta dans un spasme violent. La pièce devint un sanctuaire de douleur muette. Antonia ne recula que lorsque la première volute de fumée âcre s'échappa de la gorge de l'homme. Elle fixa ses yeux jusqu'à ce que la dernière lueur s'en échappe.

Elle reposa le flacon sur le billot de bois avec une douceur qui insultait l'agonie. Le silence revint, seulement troublé par le sifflement pneumatique des poumons qui se liquéfiaient. Elle lissa son tablier, ses doigts s'attardant sur la trame rêche de la laine pour s'ancrer, loin de l'odeur d'ammoniaque et de chair brûlée.

— On ne meurt pas par hasard, Bastiano, murmura-t-elle alors que le dernier spasme secouait le bois. On meurt parce qu'on a confondu le profit et l'honneur.

Matteu s'avança depuis l'obscurité, la silhouette lourde, le bout d'une cigarette incandescente aux lèvres. Il avait appris le silence dans les bergeries avant de l'appliquer dans les ruelles de Bastia. Sans un mot, il stabilisa le cadavre dont la tête pendait sur l'épaule, les lèvres carbonisées par le châtiment chimique.

— Sortez-le d'ici avant que la terre ne refuse de le porter, ordonna Antonia. Portez-le aux falaises de Bonifacio. Que le vent emporte son odeur de chimiste. Mais avant de le rendre à la mer, coupez-lui les pouces. Un homme qui n'a plus de mains ne peut plus compter l'argent des autres, même dans l'autre monde.

Le cran d'arrêt de Matteu claqua, déchirant le silence comme un coup de fouet. Antonia ne cilla pas au bruit sourd du cartilage broyé. Elle se détourna, ses talons martelant le sol avec une régularité de métronome. Une mince traînée de fumée jaune s'élevait encore de la bouche du mort vers l'ampoule, comme une ultime prière avortée.

Elle remonta l'escalier étroit, la main glissant sur la rampe poisseuse d'humidité. À chaque marche, l'air redevenait plus pur, perdant son goût de laboratoire pour retrouver les effluves du maquis : le myrte et le granit chauffé par le jour disparu. En haut, elle ajusta son châle sur ses épaules voûtées par le poids de la lignée.

— Santu ne doit pas savoir pour l'anhydride, dit-elle à la nuit. Il a encore trop de cœur pour comprendre que pour sauver la vigne, il faut parfois empoisonner la racine.

Elle sortit de l'ombre, son profil de madone de deuil découpé par la lune rousse. Derrière elle, le moteur d'une camionnette s'ébroua dans la cour. Un râle mécanique qui couvrit définitivement le souvenir de Bastiano, le transformant en un simple déchet industriel que la mer se chargerait de digérer, loin de la terre et de ses codes de

granit.

Chapitre 20

Les Ruines de l'Honneur

Voici le texte retravaillé pour publication. L'emphase a été mise sur la suppression des répétitions syntaxiques, l'épuration des métaphores initiales pour gagner en impact immédiat et le renforcement du caractère concret des objets et des gestes.

L'odeur d'immortelle et de chêne brûlé avait cédé la place à l'âcreté métallique de la poudre noire. Au sol, Toussaint n'était plus qu'une masse de laine sombre, un pantin dont les coutures auraient lâché sous le poids du plomb. Santu restait pétrifié sur son billot, au centre d'une bergerie en ruines où le granit semblait suer la défaite. Dans la clarté vacillante de la lampe à pétrole, son visage n'offrait qu'un masque de suie et de cicatrices, deux orbites vides absorbant la lumière sans jamais la rendre.

— Il est mort en te regardant, Santu. Ce n'était pas de la peur. Il attendait un ordre que tu n'as pas donné.

La voix d'Antonia trancha le silence. Elle se tenait dans l'encadrement de la porte, silhouette d'ébène découpée contre le bleu nuit du maquis. Elle serrait son chapelet comme le manche d'un stylet. Quand elle avança sur la terre battue, l'odeur du savon de Marseille et de l'encens chassa un instant l'effluve du sang. Santu gardait les yeux baissés. Ses mains démontaient mécaniquement son Beretta, chaque pièce cliquetant contre le bois avec une régularité de métronome.

— Les morts ne demandent rien, Antonia. Ils nous laissent juste leur place au chaud sous la terre.

Sa voix n'était plus qu'un froissement de gravier.

— Ce n'est pas une place qu'il t'a laissée, c'est une dette. Chaque minute passée à contempler tes mains est un blasphème contre ton propre sang.

Santu remonta la glissière de l'arme d'un coup sec. Le craquement résonna contre les parois de roche. Il se leva, dominant la vieille femme de sa stature brisée. Les mouvements de deuil avaient disparu, remplacés par cette économie de gestes apprise dans les ruelles poisseuses de Marseille, là où l'on ne frappe que pour éteindre la lumière. Il s'agenouilla près de Toussaint, fouilla la veste de velours encore chaude et récupéra le chargeur supplémentaire sans que ses doigts ne tremblent.

— Tu veux la guerre, ma tante ? demanda-t-il en fixant le vide.

— Je veux que ceux qui ont oublié ton nom l'apprennent à nouveau, écrit en lettres de feu sur leurs portes.

Il enfila une lourde veste de velours côtelé et franchit le seuil sans se retourner. À cet instant, Santu Poli n'était plus un homme, mais un outil forgé dans la trahison et trempé dans le mépris. Il s'enfonça sous les chênes verts. Le silence des montagnes s'écarta pour laisser passer la tempête.

L'obscurité du maquis était une matière dense, une mélasse de terre humide et de lentisques froissés. Santu avançait sans lampe, les pieds trouvant d'instinct les racines et les pierres instables. Il respirait au rythme de ses pas pesants. Au loin, le grondement sourd d'un moteur diesel déchira la monotonie du vent.

Au détour d'un muret effondré, une lueur jaune sale perçait la brume : les phares d'une Citroën DS stationnée en travers du sentier. Le moteur tournait au ralenti dans un cliquetis d'huile chaude.

Deux hommes fumaient, appuyés contre l'aile de la voiture. Le halo des projecteurs transformait la poussière en une pluie d'or terne. L'un d'eux, un gamin de Bastia au visage grêlé, riait grassement en recrachant la fumée d'une Gitane. Ils attendaient que le travail se termine là-haut, persuadés que Santu Poli finirait dans le coffre pour être livré aux laboratoires de la côte.

Santu s'immobilisa dans l'ombre d'un arbousier, le corps tendu comme une corde de piano. Il ne ressentait ni colère, ni peur, seulement cette clarté glaciale qui précède l'abattage.

Le plus jeune s'écarta pour uriner contre un tronc. Santu jaillit du noir. Ses semelles de cuir ne produisirent qu'un froissement de feuilles mortes avant que sa main ne se verrouille sur la bouche du gamin. La lame de berger s'enfonça sous l'oreille. Un geste sec, précis, trouvant la carotide dans un bouillonnement étouffé qui macula le velours de l'exilé.

Le second homme porta la main à son holster, mais Santu était déjà sur lui. Il n'utilisa pas sa munition. Il fracassa le cartilage du nez avec la crosse de son Beretta — un craquement de bois mort — avant de plaquer le type contre la carrosserie brûlante de la DS.

— Où est Lucciani ? murmura Santu, le souffle court contre l'oreille du mourant.

L'homme tenta de balbutier, la bouche pleine de sang. Santu pressa le canon de l'arme dans son orbite. La pression fit gémir l'os.

— Il est... au port... l'entrepôt du quai de la Joliette... pour la livraison...

Santu recula. Il observa l'homme s'écrouler en pleurant, les mains pressées sur son visage dévasté. Sans une hésitation, il pressa la détente. Le coup de feu résonna dans

la vallée comme un verdict, faisant s'envoler une nuée de corbeaux invisibles.

Il ramassa les clés au milieu de la mare sombre, s'installa derrière le volant et agrippa le bakélite froid. L'habitacle sentait le cuir vieux et la sueur rance. Santu enclencha la première, fit hurler les pneus sur le gravier et quitta les ruines de son honneur. Il descendait vers la mer, là où les hommes ne tuent plus pour le nom mais pour le profit, et où il allait leur apprendre que le sang d'un Poli coûte plus cher que tout l'or de la French Connection.

Chapitre 21

L'Acide et le Vin

Le banquet traînait sous les poutres de châtaignier noirci. Sur la table de deuil, le gras du porc luisait sous des ampoules nues dont la lueur jaune hésitait à dénoncer les convives. Jack Miller, l'Américain, épongeait son front avec un mouchoir en soie. Sa blancheur insultait la laine sombre des hommes assis autour de lui. Il riait trop fort, un rire de conquérant aveugle à l'odeur du granit froid, vantant la distribution automatisée sur la côte Est. Il ignorait qu'ici, on ne comptait pas les dollars, mais les gouttes de sang versées pour chaque arpent de maquis. Les bouteilles de vin rouge, épaisses et sans étiquette, circulaient comme des secrets toxiques.

Santu se tenait dans l'embrasement, là où l'ombre dévore le relief des visages. Son estomac était un nœud de fer barbelé depuis son retour sur ce sol de poussière et de rancœur. Il ne touchait ni au pain rompu, ni au civet fumant dans la terre cuite. Il fixait la nuque grasse de Miller : une cible évidente, une offense à l'art de la guerre. Sa main droite, au fond de sa veste de velours, caressait le métal froid d'un Smith & Wesson 19. Le tic-tac du barillet apaisait son cœur, mais pas la nausée.

— Vous avez une terre magnifique, Santu, lança l'Américain.

Il se retourna, le visage rubicond, gonflé par l'alcool et l'arrogance des vainqueurs de façade.

— Avec vos labos de Marseille et nos réseaux de New York, on transforme ce caillou en mine d'or. Vos bergers apprendront juste à fermer les yeux sur le transport de l'anhydride.

Antonia, en bout de table, ne leva pas les yeux. Ses doigts se crispèrent sur son

chapelet de buis jusqu'à faire blanchir les articulations. Gardienne du silence, silhouette de corbeau, elle portait déjà le deuil de l'homme qui parlait. Elle déplaça lentement son verre de vin vers le centre de la table. Un signal. Le brouhaha s'éteignit. Seul resta le crépitement d'une bûche mal séchée et le souffle court de Miller qui sentait enfin le froid monter.

Santu fit un pas. Ses semelles de cuir glissèrent sans bruit sur les dalles irrégulières. Il posa une main pesante sur l'épaule de l'Américain. La main d'un confesseur avant l'échafaud.

— Jack, on ne bâtit pas un empire sur le sang de ma famille sans vérifier la profondeur du sol pour nous enterrer tous.

Sa voix portait le poids des vendettas séculaires.

— Tu parles de chimie et de rendement. Ici, la seule addition, ce sont les noms gravés sur les stèles de l'église d'en bas.

La violence fut un éclair. Santu saisit la bouteille la plus proche et la fracassa sur le bord du bois. Le verre vert devint une forêt de lances acérées. Il pointa le goulot contre la carotide de Miller avant que les gardes du corps ne puissent effleurer leurs holsters de cuir neuf. L'odeur du vin renversé se mêla à la sueur froide. Les hommes de Santu, ombres armées de calibres 12 aux canons sciés, se détachèrent des murs.

— Le vin a un goût de ferraille ce soir, non ? murmura Santu en pressant la pointe. Tu as cru que Marseille était à vendre. Mais Marseille n'est que la cuisine de la Corse. Et on n'aime pas que les étrangers pissent dans la soupe.

Antonia se leva. Sa robe noire bruissa comme une aile de chauve-souris. Elle s'approcha de Miller, dont les yeux roulaient de terreur, et lui caressa la joue. Un geste maternel et terrifiant. Elle sortit de son corsage une fiole de verre blanc : un échantillon pur des hangars du Panier. Sans un mot, elle en versa le contenu sur la

nappe imbibée de vin. Le tissu fuma instantanément, rongé par l'acide. Une vapeur âcre monta aux narines de l'Américain.

— C'est ça que tu veux nous faire respirer, Jack ? Sa voix n'était qu'un sifflement de vipère sous les genêts. Mon fils est mort pour que tu injectes ce poison dans les veines de New York. Tu as oublié une chose : la terre de mon île ne boit que deux choses. L'eau de pluie et le sang de ceux qui nous offensent.

Santu sentit la brûlure familière du pouvoir. Il ne voulait pas de ce trône de granit, mais l'arrogance de l'Américain avait réveillé le loup sous le costume. Il projeta Miller en arrière d'un geste sec. Le dossier de la chaise craqua comme une vertèbre. Le silence de la villa devint celui d'un tombeau.

— Dites à vos maîtres que la Corse n'est pas une escale, cracha Santu en essuyant le sang de Jack sur sa manche de laine. C'est un mur. On ne négocie pas avec la terre, on l'écoute ou on finit dessous.

Il fit un signe de tête. Le fracas métallique des culasses déchira l'air. Un garde américain esquissa un mouvement. Le coup de feu, assourdissant sous les voûtes, projeta le corps contre le buffet de chêne dans un fracas de vaisselle brisée. Santu ne cilla pas. Il observa la fumée de poudre se mêler aux vapeurs d'acide, formant un linceul grisâtre au-dessus du banquet.

Chapitre 22

La Chasse dans le Maquis

Novembre 1971. Le froid descendait du Monte Cinto avec une précision de boucher. Sous leurs vestes en nylon, les six hommes de l'Américain grelottaient, les pieds glissant dans leurs mocassins de cuir sur le granit détrempe. Ces types-là connaissaient les néons de la Joliette et le béton des entrepôts, pas la mâchoire d'ombre du maquis. Ici, chaque branche de bruyère qui griffait leur visage semblait signer un acte de décès.

Miller, le chef, écrasa sa Lucky Strike du talon. La fumée blonde, trop douce, jurait avec l'odeur de terre rance et de lentisque. Il ajusta la sangle de son pistolet-mitrailleur MAT 49. Autour de lui, ses hommes avaient le teint gris des condamnés. Ils avaient compris : dans ce cimetière vertical, ils n'étaient plus les prédateurs.

Cinquante mètres plus haut, Santu Poli ne cillait pas. Un vieux caban de laine noire l'effaçait contre la roche. Sur ses genoux, son calibre 12 à canons sciés attendait, lourd et froid. Santu aurait préféré surveiller ses pesées de morphine à Marseille, mais le sang de son cousin avait coulé. L'Américain pensait en pourcentages et en chimie ; Santu, lui, comptait en dettes et en terre.

Le silence craqua. Une vertèbre.

Santu avait bondi avec une fluidité animale sur le dernier de la file. Le couteau de berger s'enfonça sous l'oreille, précis, cherchant la carotide. Santu broya la bouche du gamin pour étouffer le râle. Le sang gicla, chaud et ferreux, maculant la pierre qui paraissait noire sous la lune. Il déposa le corps sans bruit et arracha le chapelet du cou

du mort.

— Miller ! Où est passé le petit ?

La voix du mercenaire tremblait. Santu se dressa, non pas comme une ombre, mais comme le propriétaire des lieux.

— Vous avez souillé la terre des Poli, dit-il.

Le premier coup de calibre 12 tonna. Pas le crépitement nerveux des automatiques, mais un grondement définitif. La décharge de gros sel et de plomb faucha les deux hommes de tête, les projetant contre le granit. Les autres tirèrent au jugé, les éclairs jaunâtres de leurs MAT 49 n'illuminant que le vide.

Santu était déjà ailleurs. Il rechargea dans un clic-clac métallique qui résonna comme une sentence.

L'homme à la torche n'eut pas le temps de comprendre. Le plomb lui laboura la poitrine. Sa lampe roula sur les aiguilles de pin, projetant des ombres démesurées contre les parois. Un râle monta, celui d'un homme qui se noie dans son propre sang. Santu s'immobilisa contre un chêne-liège, l'odeur de la poudre brûlée piquant ses narines.

— Sortez de là, Kowalski ! ordonna Santu.

Derrière un rocher moussu, le dernier mercenaire, un rescapé de Saïgon, tremblait. Il serrait son Colt 1911 contre son chandail, le métal glissant dans ses paumes moites. Il ne comprenait pas comment un paysan en velours côtelé pouvait briser une escouade de métier.

— On peut s'arranger, Poli ! hurla Kowalski. L'Américain peut doubler la mise... On

partage la blanche !

Santu esquissa un rictus. On ne négocie pas le prix d'un affront avec celui qui a piétiné les tombes. Il contourna le rocher, ses doigts effleurant la pierre rugueuse avec une familiarité charnelle.

— Tu vois, Kowalski, murmura Santu en surgissant juste au-dessus de lui. À Marseille, on pèse la came. Ici, on pèse les âmes.

Kowalski leva son arme. Trop lent. La détente de Santu claqua avec une indifférence glaciale. La détonation éteignit définitivement Chicago.

Le silence reprit ses droits. Santu préleva une mèche de cheveux sur le cadavre, un trophée pour Antonia. Elle l'attendrait devant la cheminée de la demeure familiale, prête à rayer un nom de plus sur la liste cachée sous la nappe. Santu ramassa la torche vacillante et l'écrasa du talon. La montagne était de nouveau à eux, sombre et souveraine, sous les étoiles froides de 1971.

Chapitre 23

Le Dernier Confessionnal

L'odeur de la cire froide et de la pierre humide collait à la gorge de Santu, plus familière que le goût de son propre sang. Dans la petite chapelle de San Michele, perdue sur les hauteurs du Nebbio, les ombres pesaient sur la laine noire de son veston.

Vaccaro l'attendait près de l'autel. L'ancien n'était plus qu'une silhouette voûtée, une relique du temps où les dettes se réglaient par le fer, avant les balances chimiques de Marseille. Sa respiration, un sifflement de soufflet percé, trahissait l'anhydride acétique qui lui avait brûlé les poumons dans les labos clandestins de la côte.

— Tu es venu, Santu, murmura Vaccaro sans bouger.

Sa voix était râpeuse, chargée d'un tabac brun qui ne l'avait jamais quitté. Santu s'arrêta à trois pas. Il ne toucha pas à son arme. On ne tire pas sur un homme déjà mort, on écoute son dernier râle. Ses mains calleuses pendaient le long de son corps, prêtes à saisir le destin qu'il maudissait chaque matin devant son miroir.

— Tu m'as fait appeler, Don Vaccaro. Pour la mémoire de mon père. Mais ne me fais pas perdre ma paix.

L'ancien se tourna. Ses yeux, jaunes et enfoncés dans des orbites de parchemin, fixèrent Santu. Il tendit une main tremblante. Entre ses doigts tachés de nicotine, un morceau de papier jauni, plié avec une précision maniaque.

— L'Américain, commença Vaccaro en crachant un filet de glaire sombre. Il ne se

cache pas à la Corniche. Il dort à la villa *La Muriccia*, route de Saint-Florent. Une bâtisse de négociant, protégée par des chiens de garde qui parlent avec l'accent de Brooklyn et ignorent l'odeur du maquis la nuit.

L'air devint électrique. Le cri d'un rapace déchira le silence de la nef. La trahison de Vaccaro était un acte final, une dernière signature avant la déchéance.

— Pourquoi maintenant ? demanda Santu.

Vaccaro eut un rire sec, suivi d'une quinte de toux. Il s'appuya contre le bois vermoulu d'un banc.

— Parce qu'ils ont remplacé l'honneur par le profit. Ils transforment nos fils en ombres. L'Américain attend trois kilos de pure demain à l'aube. N'y va pas pour la morale, Santu. Vas-y pour lui montrer que le granit corse brise les dents de ceux qui veulent le croquer.

Santu saisit le papier. Le contact du cuir de ses gants contre la peau de Vaccaro fut un choc froid. Il rangea le secret dans sa poche intérieure.

— Sortez de cette chapelle, Vaccaro. Allez mourir ailleurs. Ici, les saints portent déjà assez de crimes.

L'ancien s'effaça dans l'obscurité. Santu resta seul face au Christ en bois dont le visage était détourné. Il alluma une cigarette d'un geste sec. La fumée bleue monta vers les voûtes, se mêlant aux péchés de ceux qui l'avaient précédé. Il écrasa le mégot du bout de sa botte sur les dalles froides et franchit le porche. L'air nocturne le frappa au visage, chargé de myrte sauvage et de terre humide.

Antonia l'attendait sous un chêne foudroyé. Un chapelet de bois de rose était enroulé autour de ses phalanges. Son foulard noir masquait tout, sauf l'éclat de ses yeux qui

scrutaient les ténèbres.

— Le vieux a craché son venin ? demanda-t-elle.

— La Muriccia, répondit Santu. L'Américain y est.

Antonia le saisit par le revers de sa veste. L'odeur de l'encens et du savon de Marseille émanait d'elle.

— Ne reviens pas sans avoir effacé l'affront, Santu. Je commence à me lasser des cimetières.

Il gagna la Peugeot 404 en contrebas. Trois hommes l'attendaient, silhouettes massives aux visages mangés par la fumée. Le moteur ronronna dans les lacets de la route côtière. En bas, la Méditerranée léchait les rochers de granit. Santu vérifia le chargeur de son Colt 1911. Un poids familier.

Ils stoppèrent le véhicule à l'entrée d'une piste de terre. Les portières claquèrent avec une discrétion de prédateurs. Ils progressèrent à travers le maquis, les branches griffant les vestes. Au muret d'enceinte, la réalité du nouveau monde s'imposa : un garde en costume clair, assis sur une chaise de jardin, écoutait une radio grésillante. Il regardait sa montre en or.

Santu fit un signe bref à l'un de ses hommes. L'ombre se glissa derrière le muret. Pas de sommation. La lame de Matteu sortit de la nuit et ouvrit la gorge du garde. Le sang inonda le col en nylon avant que l'homme ne puisse expirer. Son corps s'affaissa avec un bruit mat de sac de grain. La radio continuait de cracher du jazz.

Santu franchit le muret et arma la culasse de son Colt. Le "clac" métallique résonna contre la pierre de la façade. À sa gauche, Orso et Jean-Ba se postèrent de chaque côté de la porte-fenêtre. Santu compta trois secondes. Il enfonça le battant d'un coup de

botte ferrée. Le verre vola en éclats.

Il entra dans le salon, le canon de son arme balayant l'espace. L'Américain était là, figé, un verre de bourbon à la main. Santu ne laissa aucune place aux mots. Il pressa la détente. Deux détonations sèches, précises. Le corps massif bascula en arrière, renversant une table en acajou. Le granit corse venait de se refermer. Santu rangea son arme dans son holster, ses tempes cessant enfin de battre. Le silence de la Muriccia était désormais définitif.

Chapitre 24

Vendetta Industrielle

L'odeur de vinaigre rance et de mort s'incrustait dans le béton, lèpre invisible étouffant les rares bouffées d'air marin qui s'infiltraient par les soupiroux grillagés de cet entrepôt marseillais. Santu sentit la sueur glisser le long de sa colonne vertébrale, trace glacée sous sa chemise de popeline sombre, tandis qu'il resserrait sa poigne sur la crosse de sa MAT-49. À ses côtés, les hommes du clan se confondaient avec l'obscurité, silhouettes de laine noire dont les yeux reflétaient le jaune sale des néons clignotants. Ce n'était plus la terre de granit du pays, cette poussière noble qui purifiait le sang ; ici, tout était poisseux, chimique, une insulte industrielle à la vendetta que son père aurait menée au couteau sous un olivier centenaire, loin de cette puanteur de laboratoire.

— C'est ici, Santu, souffla Ange dans un murmure grattant le fond de sa gorge brûlée par le tabac brun.

Le signal ne fut pas un cri, mais le fracas métallique d'une porte défoncée à la masse, immédiatement suivi par le crépitement sec et saccadé des pistolets-mitrailleurs qui déchiraient la lourdeur ambiante. Les premières rafales pulvérisèrent les bonbonnes de verre, libérant des geysers d'anhydride acétique qui transformèrent instantanément l'air en un brouillard corrosif et aveuglant. Un chimiste en blouse blanche s'effondra, la gorge ouverte par une décharge de chevrotine, ses mains griffant inutilement le carrelage souillé de résidus d'héroïne brute. Santu avançait au milieu des débris, enjambant les corps avec une économie de mouvement qui trahissait son dégoût pour ce carnage nécessaire, chaque pas l'éloignant un peu plus du pardon qu'il avait jadis cherché dans les livres pour satisfaire les exigences de son nom.

Au fond du laboratoire, là où la vapeur était la plus dense, une silhouette se dessinait derrière le rideau de brume chimique : l'Américain attendait, son costume de lin clair taché de gouttes jaunâtres, un Colt 1911 pointé avec une précision de métronome vers l'entrée.

— Tu es en retard pour la fin du monde, Santu, lança l'Américain, sa voix étranglée par la fumée mais dépourvue de toute trace de peur.

Santu ne répondit pas, laissant le silence peser plus lourdement que le vacarme des explosions qui continuaient de ravager les cuves à l'arrière-plan. Il leva son arme en prêtre s'apprêtant à accomplir un rite dont il connaîtrait chaque mot, chaque geste et chaque conséquence tragique. Les yeux de l'Américain cherchaient une faille, un instant d'hésitation dans le regard du Corse, mais il ne trouva que le vide sidéral d'un homme qui a déjà accepté sa propre damnation pour protéger l'honneur des siens. L'air vibra d'une tension électrique, moment suspendu où les battements de cœur semblaient synchronisés sur le goutte-à-goutte d'une canalisation percée qui laissait échapper un liquide acide sur le sol de ciment.

— Chez nous, on ne parle pas de profit quand on enterre les siens, finit par dire Santu, sa voix résonnant, sentence irrévocable dans le vacarme des flammes naissantes.

D'un geste brusque, l'Américain fit feu, la balle sifflant à l'oreille de Santu pour aller se loger dans une pile de cartons de conditionnement. La riposte fut immédiate, une brève rafale de MAT-49 qui faucha l'épaule de l'étranger, le projetant en arrière contre une table d'inox couverte d'alambics. Le verre éclata, mêlant le sang rouge vif aux poudres blanches étalées sur la surface métallique, créant une boue infâme qui symbolisait la chute de cet empire du poison. Santu s'approcha lentement, son ombre s'étirant démesurément sur les murs alors que l'incendie commençait à dévorer les réserves de solvants, promettant un bûcher final à cette cathédrale de la déchéance industrielle.

L'Américain glissait le long de l'inox, un râle mouillé s'échappant de ses lèvres tandis que le mélange de sang et d'héroïne imbibait son veston de lin, transformant le symbole de sa réussite en une loque maculée. Il tenta de lever son Colt une dernière fois, mais ses doigts, engourdis par le choc hydrostatique de la rafale, ne rencontrèrent que le vide et la brûlure acide de l'air. Autour d'eux, les flammes léchaient désormais les fûts d'éther, produisant des sifflements aigus qui ponctuaient le silence de mort s'installant entre les deux hommes.

Santu s'arrêta à deux pas, l'ombre portée de sa silhouette en laine noire dévorant le visage de l'étranger. Il ne jubilait pas ; son regard conservait cette neutralité terrifiante des cimes de granit où le pardon n'a jamais pris racine, fidèle à la leçon de son père qui lui avait appris que la trahison de la terre était le seul péché sans rémission.

— Regarde ce que tu as fait de Marseille, dit Santu, sa voix tranchante, rasoir de barbier sur une peau tendue. Tu as apporté la chimie dans une guerre qui ne demandait que de l'acier et du silence.

L'Américain cracha un filet de pourpre, un sourire dément et convulsif étirant ses traits pâles.

— Tu crois... que tu peux arrêter le progrès, Santu ? murmura-t-il dans un souffle de soufre. Après moi, il y en aura cent autres, des types avec des calculatrices à la place du cœur. Tu n'es qu'un simple vestige, une momie corse dans un monde de plastique.

Santu posa le canon encore chaud de sa MAT-49 sur le front de l'étranger avec la lassitude d'un homme qui range un outil après une longue journée de labeur. La chaleur du métal fit grésiller la peau de l'Américain, mais ce dernier ne cilla pas, ses yeux bleus délavés fixés sur le plafond de béton qui s'effritait sous l'effet de la chaleur. Le vacarme des explosions lointaines s'étouffa un instant, laissant place au battement sourd et régulier du sang qui cognait contre les tempes du Corse, rythme ancestral dicté par des siècles de vendetta.

— On ne bâtit pas un empire sur le poison des enfants, reprit Santu, le pouce armant le percuteur dans un clic métallique qui résonna, sentence d'excommunication. Chez moi, on tue pour la terre, pour le nom, pour le sang ; toi, tu meurs pour des chiffres.

Une explosion plus violente souffla les vitres hautes du laboratoire, projetant des éclats de verre qui dansèrent dans la lumière orangée, diamants maudits. Dans ce chaos chromé, Santu pressa la détente. Le coup partit, sec, sans écho, ponctuation brutale qui projeta la tête de l'Américain contre la cuve de décantation. Le corps s'affaissa, désarticulé, alors qu'une nappe d'acide nitrique se déversait sur le carrelage, commençant à ronger les semelles de cuir de l'exécuté dans un bouillonnement fétide.

Santu tourna le dos au cadavre sans hésitation, rajustant le col de son veston avec une élégance glaciale. Il traversa le rideau de fumée, enjambant les débris de chair avec une précision chirurgicale, tandis que derrière lui, la cathédrale de poison s'effondrait sous un rugissement de métal tordu. Dehors, l'air marseillais pesait encore lourdement sur les quais, mais Santu n'y percevait déjà plus que le parfum âpre et pur des maquis de son enfance, là où les morts ne hantent que ceux qui ont oublié le prix de l'honneur.

Chapitre 25

Le Silence du Berger

Le granit s'effrite en silence sous le poids des siècles. Santu frotta ses paumes contre l'arête vive de la roche grise. La terre et le sang poisseux nichés sous ses ongles résistaient au grès, une souillure que même le savon de Marseille n'avait pu entamer à la fontaine. En bas, dans l'ombre vorace de la vallée, la carcasse en soie de l'importun de New York refroidissait. On ne meurt pas de la même façon ici ; la terre réclame son dû avec une patience de bourreau.

Il craqua une allumette. La fumée bleue d'une Gitane monta droit dans l'air immobile de 1971. Le monde changeait de peau, délaissant les vendettas de bergers pour la chimie froide des laboratoires du port. Santu sentait encore l'odeur de l'anhydride acétique imprégnée dans les fibres de sa veste en velours. Ce relent de vinaigre annonçait l'héroïne, la French Connection, et l'agonie d'un vieux monde. Derrière lui, une branche de ciste craqua.

— C'est fait, Santu.

Antonia se tenait là, silhouette de corbeau découpée sur le ciel orangé. Son châle noir semblait soudé à sa peau. Elle n'avait plus de larmes ; les femmes de la lignée Poli les avaient toutes versées au siècle dernier pour des fils trop pressés de finir sous terre. Ses bottines écrasèrent le sol aride jusqu'à son fils. Elle posa une main osseuse sur son épaule, une main qui pesait le poids d'une condamnation à vie.

— Il ne reviendra pas, trancha-t-elle. Ni lui, ni ses manières de boutiquier.

— On a tué un empire pour une clôture et un regard de travers, maman.

Santu se leva d'un bond, faisant face à la veuve. La violence, chez les Poli, n'explosait jamais ; c'était une chaudière dont on avait soudé la soupape. Il saisit le poignet de sa mère, non par cruauté, mais pour marquer le passage du sceptre.

— Le sang est versé, mais demain, ce ne seront pas des bergers qui monteront ici. Ce seront des types de Marseille. Ils ne connaissent pas notre nom, ils ne connaissent que le prix du kilo. Si nous ne sommes pas plus froids que ce granit, ils nous balayeront comme de la poussière.

Il cracha sa cigarette et commença la descente vers le village. La place n'était qu'une flaque d'ombre sous un réverbère rance qui oscillait au gré d'un vent chargé de sel et de charogne. Trois hommes l'attendaient dans le cercle de lumière, les mains enfoncées dans leurs vestes de laine bouillie. Des spectres en attente d'un maître.

— Le sang a séché, Santu, lança Orso d'une voix qui grattait comme une lime sur du fer rouillé. Mais les camions de Marseille ne montent pas pour des prières. Ils veulent ce qui reste dans la cave du presbytère.

Santu s'arrêta à un mètre, laissant le silence s'installer, une chape de plomb trouée seulement par le crépitement d'un cierge dans l'église. D'un geste sec, il fit jaillir la lame de son canif. Le déclic fit tressaillir les ombres. Il commença à curer ses ongles avec une indifférence calculée.

— Ce qui reste, c'est de la mort raffinée dans des flacons, Orso.

Santu envahit l'espace vital du vieux, plaquant la pointe de sa lame dans le bois de la table de bistrot. Le métal vibra sous l'impact. Il empoigna le col d'Orso, le tirant vers son visage saturé d'odeur de tabac froid et de vinaigre chimique.

— Quiconque regarde vers la côte avec l'espoir de s'enrichir sans mon ordre finira les

entrailles à l'air dans un fossé de la nationale.

Antonia apparut sur le seuil de l'église, madone funèbre validant la sentence. Santu relâcha le vieil homme, rangea son couteau et bifurqua vers la maison familiale. Là-bas, le téléphone allait bientôt hurler. Le règne commençait, non dans l'éclat de l'or, mais dans l'amertume d'une terre qui ne produisait plus que des cercueils.

FIN

Merci d'avoir lu "LE SANG ET L'ACIDE"

Une œuvre écrite par Atelier Fusianima

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)